

Beaux enfans de Sodome:

Images homosexuelles du XVIIIe siècle

Une conférence au bénéfice des Archives gaies du Québec par Louis Godbout



Cette conférence sur la littérature et l'imagerie homosexuelle du siècle des lumières a été présentée pour la première fois le 31 juillet 2000 à l'université du Québec à Montréal (UQAM). Elle fut reprise le 17 novembre 2000 à l'UQAM, le 13 décembre 2002 à Lille, France, dans le cadre du festival Question de genre, et enfin le 12 février 2003 à l'université Laval, dans le cadre du cours d'histoire de 3e année intitulé "L'histoire aujourd'hui" qui porte sur les nouvelles tendances de la discipline.

N.B. Les images reproduites dans cette conférence le sont strictement en vue d'une utilisation à des fins d'étude privée ou de recherche, et ce en conformité avec les dispositions sur l'usage équitable de la loi canadienne sur les droits d'auteur.

Louis Godbout peut être contacté par courrier électronique à giginogodbout@gmail.com ou par le biais des Archives gaies du Québec aux coordonnées suivantes :

Centre de documentation 1000, rue Amherst, bureau 103 Montréal (Québec) H2L 3K5

Adresse postale C.P. 843 Succursale Place Desjardins Montréal (Québec) H5B 1B9

Téléphone 514 287 9987 - Courriel agq@videotron.ca - Internet www.agq.qc.ca



En ces jours bénis où la pornographie circule librement sur internet et ou des mégabytes - c'est le cas de le dire - d'images homosexuelles se matérialisent devant nous au moindre clic

Image pornographique moderne

Le petit cabinet de l'Abbé Desfontaines

Des estampes pleines d'abominations sodomiques et de postures horribles

...j'aimerais débuter ma conférence et mettre les pendules à l'heure du XVIIIe siècle en vous présentant le cas de l'abbé Desfontaines, un écrivain de deuxième ordre et un sodomite notoire qui s'était constitué une petite collection de *neuf estampes pleines d'abominations sodomiques et de postures horribles* qui vont lui causer bien des ennuis.



Desfontaines a trente-neuf ans et commence tout juste à percer dans le monde des lettres quand le scandale qui va le suivre toute sa vie le frappe. Déjà, en 1717, il avait dû quitter les Jésuites pour « s'être diverti contre les règles » – on imagine bien ce que cela veut dire – et avoir refusé la pénitence qu'on lui imposait. En 1724, la police reçoit une première dénonciation, que voici:

« L'abbé Duval des Fontaines, attire chez lui des jeunes gens pour les corrompre, et il en fait souvent coucher avec lui. Si on veut s'informer exactement de sa conduite, on trouvera qu'il n'a point ou peu de religion, qu'il fait gras sans nécessité les jours maigres, et qu'il est en commerce avec de petits maîtres et jeunes libertins, avec lesquels il fait des parties de débauche. »

Portrait de l'abbé Desfontaines peint par Toqué, gravé par Schmidt

(N.B. il tient dans ses mains ses Observations sur les écrits modernes)



La police met à ses trousses une « mouche ». C'est ainsi qu'on appelait les informateurs qui étaient en général de jeunes garçons prit en flagrant délit – donc avec autre chose à la main qu'un panet comme on voit ici dans le pastel de Boucher. Ces jeunes hommes pouvaient par cet emploi éviter la prison.

La mouche qu'on recrute est un garçon de dix-sept ans, sans doute un prostitué, qui fréquente Desfontaines depuis longtemps déjà. Il se rend donc chez lui et voici le rapport qu'on en tire.

« Après les compliments ordinaires, cet abbé est tombé sur les discours infâmes, lui demandant comment allaient les plaisirs, lui disant que pour lui, il s'était diverti depuis si longtemps qu'il en était très affaibli et ruiné, ... ajoutant que pour cejourd'hui il ne se trouvait pas en état de le mettre parce qu'il se sentait un peu indisposé, mais que si ledit jeune homme voulait y retourner demain avec un troisième, ils se divertiraient et essaieraient de lui mettre, qu'il aimait fort à être trois ou quatre ensemble, que les plaisirs en étaient plus grands et qu'il lui donnerait une demi pistole.

Dans ce moment, l'abbé a tiré de sa bibliothèque des livres et figures en taille-douce, pleines d'abominations sodomiques et de postures affreuses, qu'il a montrées et fait remarquer l'une après l'autre au jeune homme, paraissant en faire grand cas. »

À la suite de ce document se trouve une apostille de la main même de d'Ombreval, le lieutenant de police:

« L'arrêter à cause de ses livres et de ses estampes. »

[Voici le rapport qu'on en tire :

« Comme quelques personnes ont donné déjà des mémoires contre cet abbé, au sujet de l'infamie, le sieur Haymier a donné ses soins pour s'informer plus particulièrement de sa conduite, et dans la recherche qu'il en a faite, il a trouvé un jeune homme, âgé de dix-sept ans, qui le connaît parfaitement, et qu'il a voulu débaucher dès l'âge de douze ans, ... l'ayant emmené pour lors coucher avec lui et se l'étant fait branler seulement dans cette nuit sans lui mettre.(i.e. sans l'enculer) Ce jeune homme a déclaré à Haymier qu'il avait rencontré l'abbé dans les rues il y a quelques mois, qu'il l'avait reconnu et lui avait donné son adresse comme ci-dessus, le priant fort de l'aller voir dans

Garçon au panet, pastel de Boucher

sa chambre, sans lui dire autre chose. »]

Michel Gollier sit Requault mia au
Chareau de Dicente le 3. mars mil dept cent quatory.

entre enventu de leure de ca che e du 21. feurier dernier

imitte a me an; lapedin par Monseignew le comte?

de Pomehantrain; ellen age de 32 aus Orige de Pavia;

Cen un clodomine des plus odima dont l'orapation la plus ordinaire est oit de courir le Remparta es les promunades pour y tier des conversations jufamus auer,

peiennes la equais es des ladiers quit debauchois ainey
que paroierra jure et necessaire den proroger l'espenses

quit paroierra jure et necessaire den proroger l'espenses

one canul par un cleone Ordre a

La Reponse de Mousieur de Bontehantrain fut quit
alloit de mettre en libre le 10. eleprembre 1715.

Grâce à des documents comme cet extrait d'un registre d'écrou d'un sodomite. On peut suivre la suite des événements concernant Desfontaines. Le 25 octobre on agit:

- « ...en vertu d'un ordre de Sa Majesté faire perquisition... des livres et estampes obscènes qui peuvent être chez lui, mettre le tout en lieu de sûreté et sur iceux apposer nos cachets et scellés.... » La police se rend sur place et:
- « ...lui ayant demandé à voir ses livres et estampes qu'il pouvait avoir, il nous aurait conduit dans un petit cabinet dans ladite chambre en forme de petit retranchement à deux battants, vitré, fermé à clef... »

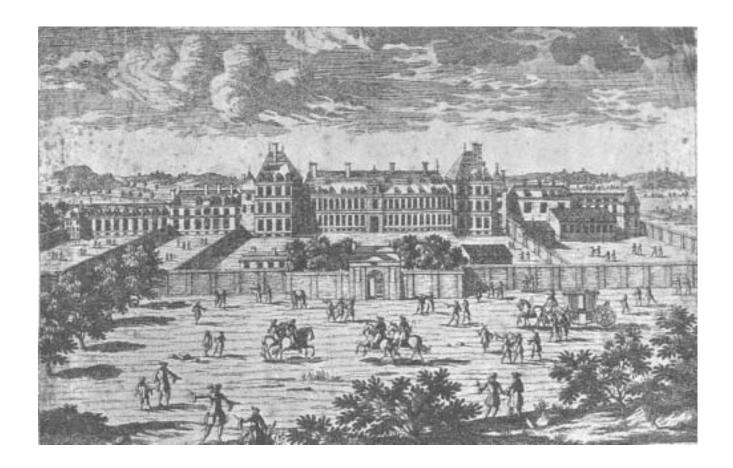
Le 31 on procède à la fouille de l'armoire et on rapporte qu'il « ...ne s'est trouvé en icelle aucuns livres traitants de sujets suspects, mais bien neufs estampes remplies de nudité....»

Heureusement Desfontaines a des protecteurs et pour cette fois, il s'en tire avec un avertissement. Mais dès avril 1725, il est dénoncé à nouveau par un jeune homme de 16 ans qu'il a engagé comme secrétaire pour mieux en abuser.

[et dont voici le témoignage:

« ... ledit abbé le faisait coucher le plus souvent avec lui, ... Le premier jour qu'ils couchèrent ensemble, ledit Sieur Desfontaines se mit à badiner avec lui, puis se jeta sur lui ... Ayant fait quelques résistances, ledit Sieur Desfontaines l'en gronda et usa enfin de telle violence qu'il vint à bout entièrement de son dessein, ... Ayant continué résister, même par rapport à la douleur qu'il souffrait, ledit Sieur abbé l'ayant blessé, ils passèrent une partie de la nuit à badiner puis s'endormirent... Depuis ce jour, malgré toutes les instances dudit Sieur abbé qui voulait l'engager de nouveau à consommer l'action, il lui résista toujours, ayant ressenti trop de mal la première fois, ce qui fit que ledit Sieur abbé Desfontaines se contenta de badiner avec lui ... et à la fin le renvoya chez son père, lui défendant néanmoins de dire qu'ils eussent couché ensemble... »]

Registre de la Police - Sodomite écroué à Bicêtre en 1715



Cette fois Desfontaines est arrêté et incarcéré à Bicêtre, un hôpital doublé d'une horrible prison où les détenus subissent des châtiments corporels et meurent souvent avant d'avoir purgé leur peine. Les descriptions qu'on en a sont à faire frémir. Une phrase de l'écrivain Louis-Sébastien Mercier suffira à vous en donner une idée. Il décrit une salle renfermant « un air qui par sa puanteur faisait tomber évanoui et suffoquait le plus charitable et le plus intrépide visiteur. »

Vue de Bicêtre au XVIIe siècle

Voir : Mercier, Louis-Sébastien, Tableau de Paris, V-VII , Amsterdam: [s.n.], 1783

pp. 1-24



Desfontaines se démène comme un diable et écrit à toutes ses relations pour sortir de cet enfer. Il est à cette époque très lié avec Voltaire, qu'on voit ici, avec qui il échange des livres. Celui-ci intervient auprès de ses puissants amis et, en partie grâce à ses efforts, l'abbé est libéré après trois semaines.

D'autres liens que ceux de la littérature unissaient peut-être Desfontaines à Voltaire, puisque ce dernier est lui-aussi dénoncé comme sodomite à la police. Or il est plus probable que Voltaire était jugé coupable seulement par association. D'ailleurs, ses liens avec des sodomites notoires dureront toute sa vie, comme on le verra.

Malgré l'aide qu'il apporte à Desfontaines, il est dangereux d'être l'ami de Voltaire et on pourrait reprendre à son sujet ce que lui-même disait: « Je me charge de mes ennemis. Que Dieu me garde de mes amis ! »

Treize ans après l'aventure Bicêtre, Desfontaines est le rédacteur d'un journal, les *Observations sur les écrits modernes*, dans lequel il se permet de critiquer Voltaire. Celui-ci se plaint de son ingratitude et riposte avec une volée d'épigrammes méchantes et un conte en vers,...

Portrait en miniature de Voltaire attribuée à Hubert Drouais, vers 1740, Wallace Collection



... intitulé L'abbé Desfontaines et le ramoneur, dans lequel il accuse l'abbé d'abuser des jeunes savoyards qui exercent à Paris ce vil métier. On imagine à quel genre de ramonage se livre notre gros abbé.

[Voici de quel genre de ramonage il s'agit:

Un ramoneur à face basanée, Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau, S'allait glissant dans une cheminée, Quand de Sodome un antique bédeau, Qui pour l'Amour prenait ce jouvenceau, Vint endosser son échine inclinée. L'Amour cria; le quartier accourut. On verbalise, et Des Fontaines en rut, Est encagé dans le clos de Bicêtre. On vous le lie, on le fait dépouiller. Un bras nerveux se complaît d'étriller Le lourd fessier du sodomite prêtre, Filles riaient, et le cuistre écorché Criait: « Monsieur, pour Dieu soyez touché; Lisez de grâce et mes vers et ma prose. » Le fesseur lut, et soudain plus fâché, Du renégat il redoubla la dose; Vingt coups de fouet pour son vilain péché,

Et trente en sus pour l'ennui qu'il nous cause.]

Photographie d'un jeune ramoneur, début du XXe siècle

(Probablement un jeune savoyard, dont l'habillement et les outils sont tout comme au XVIIIe siècle)

PRÉSERVATIF,

OU

CRITIQUE

DES OBSERVATIONS



A LA HAYE.

Chez J. NEAULME.

M. DCC. XXXVIII.

Pire encore Voltaire publie un libelle, *Le Préservatif*, dont on voit ici la page titre, qui s'en prend au journal de Desfontaines, *Les Observations sur les écrits modernes*.

LA VOLTAIROMANIE,

o u

LETTRE

D' U N

JEUNE AVOCAT,

En forme de Mémoire.

EN R'EPONSE

Au Libelle du Sieur de Vot.-TAIRE, intitulé: Le Préfervatif, &c.

Desfontaines a tout de même assez d'esprit pour se défendre et il fait enrager Voltaire en ripostant avec La Voltairomanie ou lettre d'un jeune avocat en réponse au libelle du Sieur de Voltaire intitulé le Préservatif.



Mais le tour le plus pendable de Voltaire est de faire dessiner et graver un frontispice pour le *Préservatif* – et c'est notre première image sodomitique – pour rappeler au monde l'infamie subie naguère par Desfontaines. On le voit à Bicêtre se faisant fouetter son gros cul, alors que Vénus, trônant sur un nuage, semble dicter cette vengeance contre celui qui a été infidèle à son culte. La légende est de toute évidence du cru de Voltaire :

Jadis curé, jadis Jésuite,

Partout connu, partout chassé

Il devint auteur parasite

Et le public en fut lassé.

Pour réparer le temps passé

Il se déclara Sodomite.

À Bicêtre il fut bien fessé,

Dieu récompense le mérite.

On verra que la réputation de Desfontaines sera ainsi établit pour longtemps. On verra de même que la rime Jésuite / sodomite sera souvent reprise.

Frontispice pour le Préservatif



Dans cette querelle, Voltaire agit de façon odieuse. Par exemple, on retrouve dans les lettres de Mme de Graffigny qui séjournait auprès de lui au cours de l'affaire, une série de déclarations qui sont incroyables. Voltaire souhaite poursuivre Desfontaines pour sodomie et s'imagine qu'il le fera brûler dans les huit jours.

Voir : Lettre #103, (entre 10/III et 2/IV/39) p. 376-379 (sept mentions)

Détail du Frontispice pour le Préservatif

Petite histoire des images érotiques

Figures de L'Arétin

Mais revenons aux estampes de Desfontaines. Saisies et détruites par la police, on ignorera à jamais exactement ce qu'étaient ces gravures « sodomiques ». Mais même si aucune image de cette première moitié du siècle n'a survécu, on a tout de même une bonne connaissance de la tradition dans laquelle elles s'inscrivent.

On appellera pendant trois siècles les images érotiques des *figures de l'Arétin*, ou encore des *postures de l'Arétin*…



... en l'honneur de cet homme, qui était, o surprise ! un sodomite et le chef de file du libertinage en Italie au début du XVIe siècle

Portrait de l'Arétin gravé par Marc-Antoine Raimondi



Voici la première posture, la seule et la plus banale – puisque c'est la position du missionnaire – qui ait survécu des 16 gravures originales. Leur histoire commence avec un contrat du pape donné au peintre Jules Romains pour la décoration d'une salle du Vatican. Les travaux avancent, mais le pape tarde à payer le peintre. Celui-ci se fâche et, pour se venger, orne les murs d'une nouvelle sorte de saints et de saintes en extase. Pour parfaire ce scandale, les dessins sont reproduits par le célèbre graveur Marc-Antoine Raimondi et complétés par 16 sonnets lascifs composés par l'Arétin , dont plusieurs à saveur sodomitique.

L'audace des trois amis sera chèrement payée. Jules Romains doit s'exiler à Mantoue et Marc Antoine Raimondi est emprisonné. Quant à l'Arétin – qui n'en est pas à sa première prise de bec avec l'entourage papale –, il est poignardé presque mortellement avant de prendre le chemin de Venise. Leur livre sera entièrement détruit, mais, à leur honneur, l'appellation *figures de l'Arétin* restera.

[Tout cela se passe entre 1523-1527] *I modi*, première posture



Au XVIIIe siècle, ces figures se retrouvent partout. Les riches amateurs se constituent des portefeuilles d'estampes et certains font exécuter sur mesure des mises en scène de leurs fantasmes. Comme on le voit dans cette gravure, on en décore les murs des boudoirs – qu'on pourrait aussi appeler foutoirs – des petites maisons, petits pavillons d'un luxe inouï situés dans les faubourgs parisiens.

À mesure que le siècle avance les *figures de l'Arétin* se font de moins en moins rares. Si déjà, au début du siècle, il était possible à un littérateur peu fortuné comme Desfontaines de se constituer une collection, il n'est pas surprenant qu'elles fassent couler beaucoup d'encre lorsque plus tard elles se multiplient.

[Plusieurs peintres, comme Baudoin, s'en font même une spécialité.]

Figures de L'Arétin au mur d'un boudoir, tirée de Thérèse philosophe, Londres, 1783



Deux auteurs des plus connus ont parlé de l'art érotique et il est intéressant d'avoir leur point de vue. Voici ce que Diderot, l'âme de l'Encyclopédie et figure de proue des Lumières, en dit:

« Il ne subsiste presque plus aucune de ces infâmes et belles estampes que le Jule Romain a composées d'après l'impur Arétin; la probité, la vertu, l'honnêteté, le scrupule, le petit scrupule superstitieux, font tôt ou tard main basse sur les productions déshonnêtes. En effet, quel est celui d'entre nous qui, possesseur d'un chef-d'œuvre... capable d'inspirer la débauche, ne commence pas à en dérober la vue à sa femme, à sa fille, à son fils? ... Quelle compensation y a-t-il entre un tableau, une statue, si parfaite qu'on la suppose, et la corruption d'un cœur innocent? ...[C]ependant [je] n'ignore pas... le peu d'influence que les productions des beaux-arts ont sur les mœurs générales... Je sais que celui qui supprime un mauvais livre ou qui détruit une statue voluptueuse, ressemble à un idiot qui craindrait de pisser dans un fleuve, de peur qu'un homme ne s'y noyât...[mais] tant d'inscriptions infâmes dont la statue de la Vénus aux belles fesses est sans cesse barbouillée dans les bosquets de Versailles; tant d'actions dissolues avouées dans ces inscriptions... instruisent assez de l'impression pernicieuse de ces sortes d'ouvrages. »

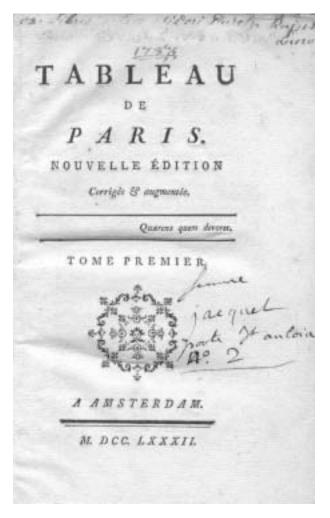
Quand on sait que Diderot a écrit un roman érotique, Les Bijoux indiscrets, et qu'il l'a par la suite beaucoup regretté malgré ses idées larges sur la sexualité et sur l'homosexualité; quand on connaît le soin qu'il prit à éduquer sa fille Angélique, on comprends mieux son ambivalence envers « ces sortes d'ouvrages ».

Portrait de Diderot par Fragonard (Salon de 1767)



Un autre auteur qui se scandalise mal à propos est Louis-Sébastien Mercier, qui, s'il n'a pas luimême écrit de romans érotiques, était l'ami, l'émule et l'ardent défenseur de Nicolas Rétif de la Bretonne, un des plus bizarres pornographe du XVIIIe.

Portrait de Louis-Sébastien Mercier servant de frontispice au Tableau de Paris, Amsterdam, 1782



Voici un extrait d'un chapitre de son Tableau de Paris, intitulé Estampes licencieuses:

« Elles se sont multipliées le long des quais et sur les boulevards. On n'y voit que nudités capables d'alarmer la pudeur, attitudes et postures lascives, qui inspirent à la jeunesse le goût de la débauche, et corrompent les regards même de l'enfance. Il en est de si licencieuses, que ma plume ne peut en faire entrevoir ici le sujet... ... La gravure indécente triomphe publiquement. Tout œil en est frappé; celui de l'innocence se trouble, et la pudeur rougit. Il est temps de reléguer sévèrement dans les porte-feuilles des marchands ce qu'ils ont l'impudence d'étaler au-dehors même de leurs boutiques. Songez donc que les vierges et les honnêtes femmes passent aussi dans les rues. »

En espérant qu'aucune vierge ou honnête femme ici présente ne s'en offusque, permettez-moi d'étaler quelques unes de ces estampes.

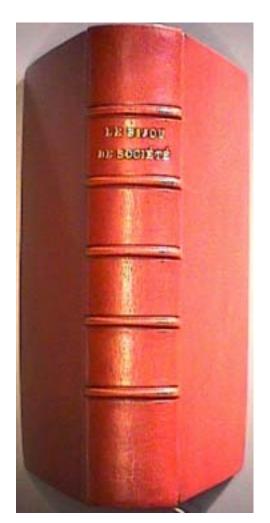
L'Esprit du XVIIIe siècle

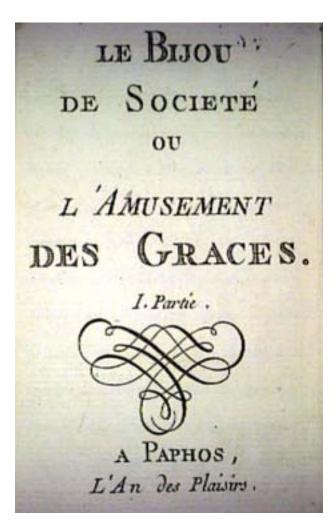
Épigrammes, contes en vers, satires et chansons

Comme à l'époque de l'Arétin, les gravures françaises du XVIIIe sont souvent des illustrations pour des poèmes grivois. Beaucoup sont de petits joyaux de l'esprit français – des histoires crues inspirées de Rabelais ou d'autres auteurs de la Renaissance qui sont mises en un langage poétique raffiné. Le créateur du conte en vers n'est nul autre que Jean de La Fontaine dont les productions demeurent inégalées.

Un autre genre extrêmement prisé au début du XVIIIe est l'épigramme. Semblable au conte en vers, elle est cependant plus courte et se termine par une pointe satirique ou un dénouement inattendu.

Le plus grand poète en ce genre est Jean-Baptiste Rousseau, à ne pas confondre avec Jean-Jacques. Presque une majorité de ses épigrammes sont de nature sodomitique et elles seront publiées dans des centaines de recueil de poésies badines. J'en possède moi-même une bonne trentaine dont un, exceptionnel, est illustré de 101 gravures.





Il s'intitule le *Bijou de Société*, est imprimé à Paphos, la ville sacrée de Vénus dans l'antiquité et daté de l'An des plaisirs, en fait vers 1780. Le texte est entièrement gravé; c'est le cas de plusieurs livres érotiques qui ne trouvaient pas d'imprimeurs prêts à risquer la saisie de leurs presses. Comme la page titre, chaque poème est orné d'un cul-de-lampe – qui est sans doute l'ornement typographique favori des homosexuels et sur lequel on reviendra.

Leçon de vocabulaire

- Homosexuel = Bougre, Sodomite, Italien, Florentin, Toscan, Romain, Ultramontain, Jésuite, Chevalier de la Manchette
- Jeune homosexuel = Bardache, Giton, Ganymède, Alcibiade, Mignon
- Actif = Agent, Passif = Patient
- Queue = Vit

Pour apprécier ce Bijou, il faut cependant connaître un peu du vocabulaire de l'époque.

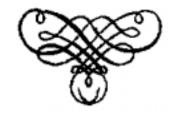
Pour homosexuel on dit : Bougre, Sodomite, Italien, Florentin, Toscan, Romain, Ultramontain, Jésuite, Chevalier de la Manchette (cette dernière appellation provenant probablement du fait que les homosexuels portaient des manchettes de dentelle extravagantes)

Alors qu'un jeune homosexuel est un bardache, un giton, un ganymède, un Alcibiade ou un mignon L'homosexuel actif est l'agent et le passif le patient.

Finalement, on dit vit pour queue.

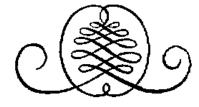


Un Florentin voulant d'après nature
Peindre à plaisir un saint Sébastien,
Prit un blondin de gentille figure,
Le mit tout nu, et le lia très bien;
Mais ce faisant un feu vénérien
Saisit le peintre. Il pousse, il se fait brèche :
Le saint cria. Chut, dit l'Italien,
Ce n'est encore que la première flèche.





Au jeu d'amour une gente donzelle
Voulut induire un cavalier Romain.
L'Ultramontain à son culte fidèle
La refusait, et même avec dédain,
Quand, pour lui plaire, elle tourna soudain
Ce qu'à Jupin Ganymède réserve.
Mais dans son goût, malgré l'offre affermi,
Me fourrer là ? dit-il, Dieu m'en préserve!
Je logerais trop près de l'ennemi.



Cette épigramme est particulièrement intéressante pour deux raisons. D'abord parce qu'elle révèle que, contrairement à ce qu'on se plaît à affirmer, il y a déjà au XVIIIe siècle des identités et pas seulement des pratiques. Ensuite parce que cette blague circulait déjà depuis très longtemps dans les milieux homosexuels, preuve qu'il existe déjà une sous-culture homosexuelle avec son propre folklore.

[Tallement des Réaux la rapporte dans ses historiettes, dans un passage intitulé Contes d'italiens sodomites.]



Robin cherchant aventure charnelle
Pressait au bal tendron de quatorze ans
Qui sous l'habit de gente Damoiselle
Lui dit, calmez ces désir violents,
Point ne ferez ici d'exploits galants:
Mâle je suis. Robin ne se dérange
Et s'écria les yeux étincelans,
Ainsi soit-il! parbleu je gagne au change.





Un précepteur logé chez un Génois

Tant procéda, que de fil en aiguille

Il exploita la nièce du bourgeois,

Et le disciple, et la mère, et la fille.

Le cas fit bruit : Et le chef de famille,

Homme prudent, tira mon drôle à part.

Ça, ça, dit-il, venez, Messire Oudart

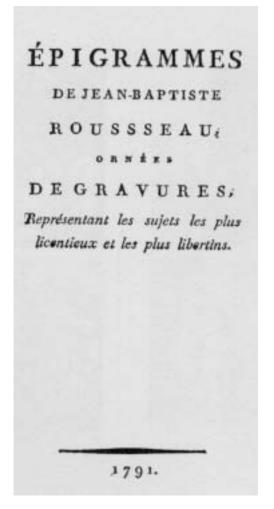
Sur notre peau consommer vos ouvrages.

C'est bien raison que j'en tire ma part,

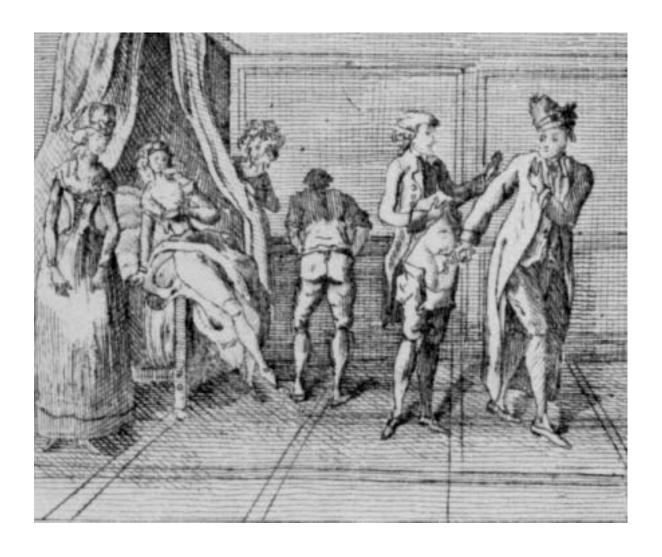
Puisque c'est moi qui vous donne vos gages.



C'est pour ainsi dire la trame de Théorème de Pasolini!!!



Cette dernière épigramme a été illustrée à nouveau de façon beaucoup plus libre à la Révolution, dans un recueil de 1791 – à une époque ou la censure n'avait plus aucune prise et où il n'y avait plus de bornes à la licence des illustrateurs.





Un Florentin faisait son Cupidon
Et s'ébatait d'un Suisse du Saint père.
Le Barigel, par sentence sévère,
Le condamna d'aumôner un teston.
Le condamné cria: C'est tyrannie!
Payer vingt sols pour péché si mignon?
Beau justicier, sommes en Italie,
En lieu Papal. Payons sans répartie,
Reprit Dandin, tu l'as bien mérité.
Ton cas n'est point honnête Sodomie,
Mais bien péché de bestialité.



Pour comprendre cette épigramme, il faut savoir que les suisses sont les têtes de turc au XVIIIe, étant considérés comme étant plutôt bêtes.



Un vieux paillard, qu'à Rome on accusait
De pratiquer l'amour antiphysique,
Vit à Paris un prêtre qu'on cuisait
Pour même cas dans la place publique.
Hélas, dit-il, le pauvre Catholique!
Que n'est-il né Romain ou Ferrarois?
Pour un écu, la Taxe Apostolique
L'aurait absous du moins quatre ou cinq
fois.

On voit que déjà, l'on s'oppose aux punitions barbares en relativisant les lois par rapport à celles de contrées plus tolérantes comme l'Italie.



En un marché passaient avec maints sbires
Deux Florentins que pour crime on brûla.
Crime galant, tel que l'aurez pu lire
Du beau Catulle et de Caligula.
Peuple assemblé, disait l'un, me voilà:
Je suis l'agent, que tu ne t'y méprennes.
He! dit le prêtre, ami, laissons cela,
Ne songez plus aux vanités humaines.



Les préjugés à l'égard de la sodomie passive ne date pas d'hier!

[Tallement des Réaux rapporte aussi cette histoire dans ses Contes d'italiens sodomites.]



Un Franc-Comtois, un Florentin, un Suisse,
Au cabaret se trouvant un peu gris,
Voulaient gîter: tous les lits étaient pris.
N'en restait qu'un que par tiers on divise.
Au beau milieu le Suisse s'endormit,
Par le Comtois la ruelle fut prise
Et poliment le Florentin se mit
À l'autre bord. Or la nuit arrive,
Par cas fortuit que le Suisse poussé
Allait jeter son voisin hors de rive.
Tenez vous donc! je suis par trop pressé.
Parlez plus bas, ce drôle-ci s'enflamme
Et tout rêvant va son petit chemin:
Que vous et moi nous en rirons demain!
Le bon Toscan croit le mettre à sa femme.





Un beau cordelier, moine napolitain,
Fut pris sondant son Prieur Dom Jérôme
Et fut conduit au Métropolitain.
Ça, votre nom ? dit l'Évêque. Dom Côme.
Votre péché, quel est-il ? De Sodome.
Votre âge, quel ? Il est de vingt-huit ans.
Moine de quand ? Dès mon plus jeune temps.
Dans le couvent, qui êtes vous ? Économe.
Hem! dit alors l'Évêque, entre ses dents,
Bien payerais un pareil Majordome.



Beaucoup de ces épigrammes et contes sodomitiques concernent des moines et des prêtres. Au point qu'on dira plus tard: « pour ce qui est du conte en vers, hors de l'Église, point de salut. »



Un verd-galant se confessait naguère
D'avoir réduit maintes filles aux abois.
Et des garçons, dit le moine ? Ah! mon Père
Je ne suis homme à semblables exploits.
Tant mieux mon fils, poursuis, si tu me crois,
Dit le Pater, je te loue et pour cause :
Car si ce mal t'arrivais une fois,
Plus ne voudrais jamais faire autre chose.





Un Cordelier, un Billette, un Gendarme
N'avaient qu'Alix pour unique atelier.
On tire au sort : le sort échut au Carme,
Puis au Frapart et puis au Cavalier.
Gentil soudart, lui dit le Cordelier,
Jà de longtemps tu n'auras ton aubaine,
Le Carme et moi finirons la douzaine,
C'est la gageure. Or n'en sois point marri :
En attendant, faisons l'oeuvre romaine,
Et pour cela ne perdrai le pari.





On voit ici encore une fois, une gravure plus libre qui illustre cette même épigramme.



Diantre soit fait, disait un passager

Et de la ville et des Dames de Rome.

Chez la donzelle on poivre l'étranger;

Chez la matrone, un mari vous assomme.

Et chez qui diable ira donc un pauvre

homme ?

Chez les Gitons? Ami, vous dites bien,
Reprit d'abord un prêtre Italien,
Et n'aurions tous rien de meilleur à faire
Si ce n'était la Bulle d'Adrien
Qui par malheur ordonne le contraire.





Certain Français habitant de Florence
Se confessait du péché de la chair
À Père Isaac qui lui dit : Parlez clair,
Le cas est-il de Toscane ou de France ?
Expliquez vous, le point est important.
Peu m'en souvient, dit l'autre en hésitant,
De nuit le tout se fit à l'aventure.
Le confesseur trouvant la chose obscure,
Cela, dit-il, faisait-il Ric ou Rac ?
Ric, répondit le pénitent sincère.
Parbleu le cas, reprit le bon Isaac,
Est donc toscan, n'en doutez pas compère.





Le médecin d'un écolier malade
Recommanda qu'on gardât de son eau.
On en serra, mais la garde maussade
L'ayant fait choir, à son propre tonneau
Vite en retire et remplit le vaisseau.
Le docteur vient et dit, ce sont eaux claires
De femme grosse, on ne m'y trompe guère.
La garde rit. Le docteur se défend.
Lors l'écolier : je l'ai bien dit aux Pères
Qu'ils me feraient tôt ou tard un enfant.



On ne les trouve pas drôles

Homophobie et hypocrisie: Persécution et exil de Jean-Baptiste Rousseau

Ces épigrammes nous paraissent bien innocentes, mais les nombreux recueils qui les contenaient n'en sont pas moins interdits, saisis, et mis au pilon.



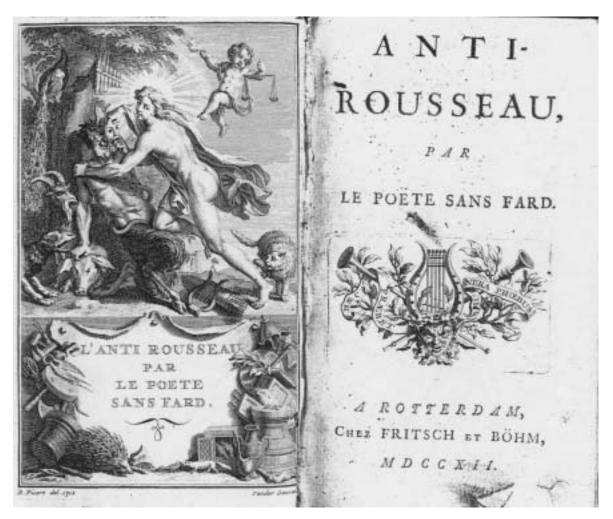
Comme je l'ai mentionné, l'auteur de la plupart de ces vers se nomme Jean-Baptiste Rousseau. On le considère alors comme le plus grand poète lyrique de France. On l'appellera le Grand Rousseau, pour le distinguer de deux autres auteurs du même nom, Rousseau le Petit, aujourd'hui oublié et Rousseau le Fou comme on appelait Jean-Jacques.

En 1712, Rousseau est obligé de quitté la France, ayant été condamné pour avoir composé et fait circuler des couplets diffamatoires* dans lesquels il attaque des auteurs rivaux et en accuse certains d'être sodomites.

Il est douteux que ces couplets aient vraiment été l'œuvre de Rousseau, mais ce qui le perd au yeux des autorités sont ces mêmes petites épigrammes qu'on vient d'entendre. D'ailleurs, dans son exil qui durera jusqu'à sa mort, ces pièces ne cessent de lui causer des ennuis et empêchent son pardon. Bizarrement, elles sont peut-être aussi sa planche de salut, car il est accueilli avec bienveillance par plusieurs des plus célèbres et des plus puissants homosexuels d'Europe, dont le fameux Prince Eugène de Savoie.

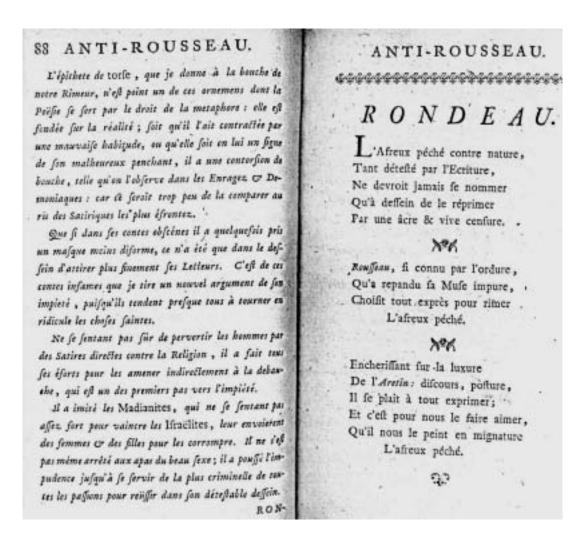
*[- les fameux couplets du café de la Veuve Laurent -]

Portrait de Jean-Baptiste Rousseau



Un des pires ennemis de Rousseau est Gacon, un littérateur de bas étage, spécimen d'un type bien connu du XVIIIe siècle : le poète crotté.

En 1712, ce vil hypocrite publie en Hollande une édition pirate des œuvres de Rousseau en deux volumes. Il en ajoute un troisième de son cru, *L'Anti-Rousseau*, qu'on voit ici. C'est un recueil de près de trois cent pages d'insultes homophobes, la plupart de mauvais goût, mais dont certaines font frémir, puisqu'il encourage les autorités à envoyer Rousseau au bûcher.



En voici un échantillon : (Lire poème)

Malheureusement pour Rousseau, ses ennemis ne sont pas tous de pauvres écrivassiers comme Gacon. Voltaire qui, dans sa jeunesse, avait fait des bassesses pour l'approcher en lui écrivant des lettres pleines de flatterie s'est vite brouillé avec lui et s'est ensuite acharné à le flétrir – comme pour Desfontaines dont il était l'ami.

En bout de ligne, cependant, il faut savoir que Rousseau n'était pas un apôtre de la sodomie – il aurait trop risqué. Hypocrite, il composait des psaumes religieux pour obtenir la faveur royale en même temps qu'il composait ses poèmes sodomitiques pour séduire les grands seigneurs libertins et ses compagnons de débauche. On disait donc de lui avec justesse qu'il était « David à la cour et Pétrone à la ville. »

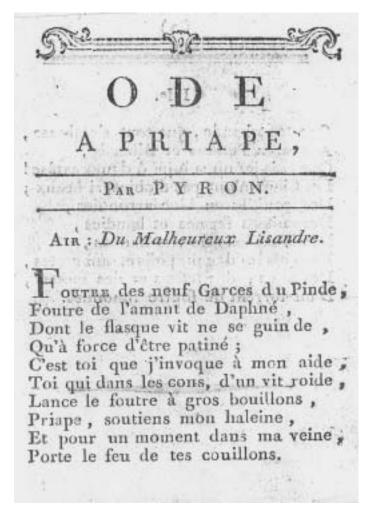
On s'en f...

Encore des contes

Malgré les déboires de Jean-Baptiste Rousseau, malgré la censure et les lettres de cachet, la mode des contes, des épigrammes et autres poésies badines continue de plus belle. Comme le dit l'un des refrains les plus populaires de la chanson grivoise, *on s'en fout*.

Bien des gens en font collection, et les copient dans des recueils qu'on appelle des sottisiers. Par exemple, le célèbre abbé de Choisy, connu pour s'être habillé en femme presque toute sa vie, avait recueilli dans le sien toutes les épigrammes de Rousseau, qu'il connaissait d'ailleurs par cœur.

Dans presque tous ces recueils galants, illustrées ou non, la sodomie est bien représentée.



Par exemple, dans le poème érotique le plus célèbre de tout le siècle, la merveilleuse *Ode à Priape*, dont on voit ici la première page d'une rare édition illustrée, deux des dix-sept stances traitent d'homosexualité.



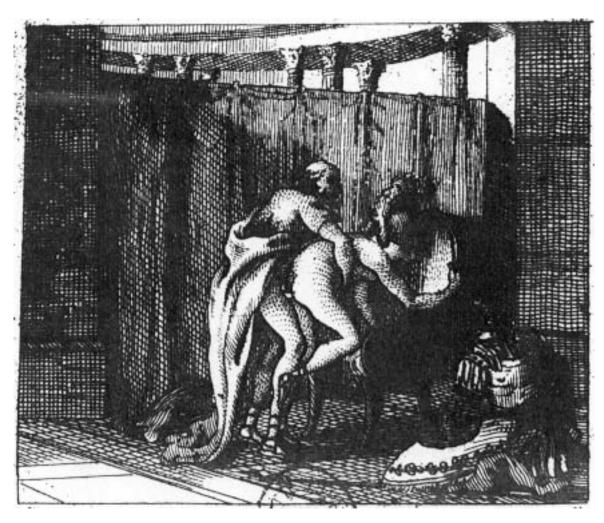
La première, dont voici l'illustration plutôt naïve, dépeint les fouteries de personnages mythologiques. Celui qui nous intéresse est au fond, en train de se mirer, c'est Narcisse.



Le poème le décrit ainsi:

Le beau Narcisse, pâle et blême Brûlant de se foutre lui-même Meurt en tâchant de s'enculer.

Remarquez que le personnage a en main un godemiché!



La seconde stance sodomitique traite de la relation entre le philosophe Socrate et son disciple, le bel Alcibiade:

Socrate, direz-vous, ce sage
Dont on vante l'esprit divin
A souvent vomi peste et rage
Contre le sexe féminin;
Mais pour cela, le bon apôtre
En a-t-il moins foutu qu'un autre?
Interprétons mieux ses leçons:
Contre le sexe il persuade,
Mais sans le cul d'Alcibiade
Il n'eût pas tant médits des cons.

D'ailleurs, en hommage au philosophe, on utilisera au XVIIIe siècle le mot *socratiser* pour sodomiser.



Dans un autre recueil illustré *Les Heures de Paphos* (Paphos, je vous le rappelle, était une ville de Chypre sacrée à Vénus et donc à l'amour), deux des douze « Contes Moraux », comme on les appelle ironiquement, sont des histoires de moines sodomites.



Lisette capucin est l'histoire d'un moine qui n'a pas la « vocation » et qui sera puni pour avoir fait pénétré secrètement une jeune fille dans le couvent.



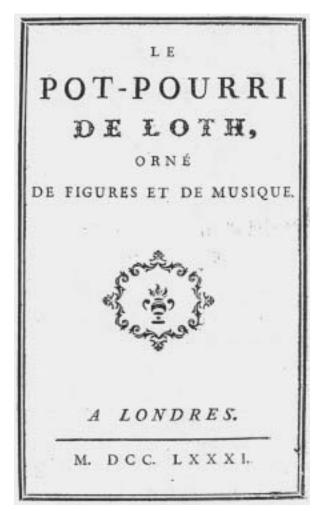
Le second, *Le Dévoïement*, est l'histoire comique d'un couple de moines :

Deux Cordeliers du grand couvent,
Pour égayer leur solitude
Avaient contracté l'habitude
De vivre conjugalement.
On sent bien que le mariage
Ne se consommait par devant.
Mais chez les moines c'est l'usage,
Et ce n'est pas sans fondement, [...]
Mais où on interdit Vénus,
Il faut recourir à l'anus. [...]

Mais à ce jeu, il arrive parfois des accidents :

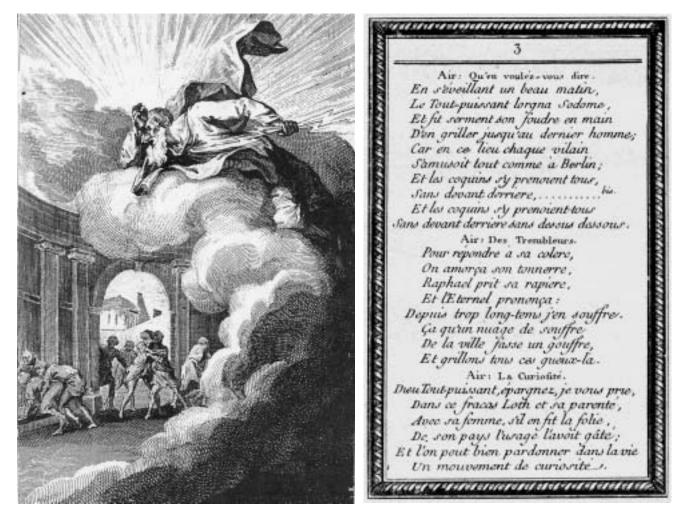
Un jour qu'à leur indigne flamme
Ils se livraient à gogo,
Celui qu'on baisait à tergo
Dit à l'autre : Ma bonne âme
Retire-toi, je sens envie
D'aller au pot. — Bon! dans l'instant,
Répond le Bougre en enfonçant,
Voilà mon affaire finie;
J'aurai le temps. — Eh! non; je crois
Que comme j'ai mangé des pois
À dîner, cela me tracasse.

Eh bien! tant mieux, je les entasse.
Et va toujours. Dans le moment,
L'air comprimé trop fortement
Se dilate avec violence
Et pousse l'agent au plancher
Où, tandis qu'il reste accroché
Par le rectum, l'autre lui lance
Un jet de pois mal digérés.
Foutre! dit-il, bouchant son nez,
Quelle infection est la vôtre!
Ce n'est rien: un clou chasse l'autre.





Autre ouvrage comique, *Le Pot-Pourri de Loth*, raconte en chansons l'histoire biblique de Loth et de la destruction de Sodome, qu'on voit ici en train de brûler à l'arrière-plan de la gravure frontispice. Les parodies de la bible étaient alors très populaires.



Dans la première image de ce Pot-pourri, on voit Dieu le père choqué de voir par les habitants de Sodome se livrer à leur jeu favori :

En s'éveillant un beau matin,
Le Tout-puissant lorgna Sodome,
Et fit serment le foudre en main
D'en griller jusqu'au dernier homme;
Car en ce lieu chaque vilain
S'amusait tout comme à Berlin;
Et les coquins s'y prenaient tous
Sans devant derrière, bis
Sans devant derrière, sans dessus dessous.



On voit ici en détail de quel amusement il s'agit.



La référence à Berlin est une allusion aux mœurs du monarque Prussien, Frédéric le Grand. Son homosexualité était bien connue et même avouée assez clairement dans ses lettres.

Prortrait de Frédéric II par Anton Graff



Dans son palais de Sans-Souci, ce roi à la fois guerrier et philosophe s'entoure d'une cour entièrement masculine composée de savants et d'auteurs complaisants, ainsi que de beaux grands soldats. Voici des vers de Frédéric ou il invite un de ses intime, le comte de Kaiserlingk, à le rejoindre. Notez qu'il écrivait en français, considérant que la langue allemande n'était bonne que pour parler aux chevaux:

Dans ce nouveau palais de noble architecture,

Nous jouirons tous deux de la liberté pure,

Dans l'ivresse de l'amitié!

L'ambition, l'inimité

Seront les seuls péchés taxés contre nature.

Autrement dit, on s'y accommode très bien des vrais péchés contre nature.

Un des auteurs que Frédéric réussit à attirer à Sans-Souci est nul autre que Voltaire. Il va le rejoindre en 1750 pour ensuite se brouiller avec lui quelques années plus tard. Comme pour Desfontaines et Jean-Baptiste Rousseau, Voltaire, qui est seul responsable de la querelle, n'hésitera pas à masquer ses torts en se moquant des goûts de Frédéric. Mais avant leur rencontre, ils se sont écrit pendant plus de quinze ans et leurs lettres sont si pleines de galanterie qu'on croirait qu'il s'agit d'une correspondance amoureuse.





Pendant cette période de roucoulements et de tentatives de séduction qui précède leur rencontre, Voltaire va être pressé par Frédéric de lui accorder une grande faveur: lui envoyer une copie manuscrite de *La Pucelle d'Orléans*.

La Pucelle est un poème héroï-comique qui transforme en épopée burlesque l'histoire de Jeanne d'Arc et qui écorche amplement la religion et la monarchie. Il contient des centaines de passages et d'allusions sodomitiques, peut-être écrits spécialement pour plaire à Frédéric.



Dans un des premiers épisodes de *La Pucelle*, Jeanne réussit à pénétrer dans le camp des anglais qui ont trop bu et qui sont tous saouls. Elle s'introduit dans la tente du Général qui dort enlacé au jeune page Monrose qui, couché sur le ventre « ... montrait deux globes faits au tour / qu'on aurait pris pour ceux du tendre amour. »

Jeanne pourrait tuer tout ce beau monde, mais ce ne serait pas de bonne guerre. Pour montrer qu'elle les avait à sa merci, elle va marquer le cul du page du blason des rois de France : « Jeanne prend l'encre, et ... lui dessine / Trois fleurs de lys, juste dessous l'échine. »

Plus tard, Monrose, le page au beau cul, tombe en amour avec la maîtresse du roi de France et devient son amant. Mais ils sont surpris et le page ne trouve comme cachette qu'un petit oratoire avec un saint dans une niche, dont il prend la place. Quand le roi le découvre, il est ébahit de découvrir ces belles fesses fleurs-de-lysées : « Cet écusson, ces trois fleurs, ce derrière / Émurent Charles : il se mit en prière. » dit la légende.

Croyant qu'il s'agit d'une apparition qui présage de la victoire des français, le roi laisse le page s'échapper.



Un autre chant – ou chapitre – du poème se passe dans le château d'un enchanteur, être bizarre au sexe indéterminé. Il est appelé dans certaines versions Conculix, parce qu'il possède et un con et un cul et dans d'autres Hermaphrodix. C'est le fils d'un diable et d'une nonne, qui a le pouvoir d'« Être la nuit du sexe feminin, / Et tout le jour du sexe masculin. »

Conculix n'a cependant pas beaucoup de succès en amour, parce qu'il est d'une laideur à faire peur, et qu'il dégage une odeur de vieux bouc. De plus, il est si vaniteux et méchant que quiconque refuse ses avances est empalé.

Dans la gravure qu'on voit ici il tente séduire le beau Dunois, chevalier qui est le compagnon d'arme de Jeanne d'Arc. Le chevalier, par courtoisie, fait ce qu'il peut, mais n'y arrive pas et Conculix se fâche :

(Voir détail et texte à la prochaine diapo.)



Lors Conculix qui le crut impuissant
Chassa du lit le guerrier languissant,
Et prononça la sentence fatale;
Criant aux siens, sergents, qu'on me l'empale.
[...]
Dedans la cour il est conduit tout nû
Pour être assis sur un baton pointu.

(Remarquez les détails anatomiques.)



La suite, qu'on voit ici illustrée, se déroule le jour venu, alors que Conculix transformé en homme tente de violer Jeanne. Mais elle se défend avec vigueur et est donc elle aussi condamnée à être empalée.



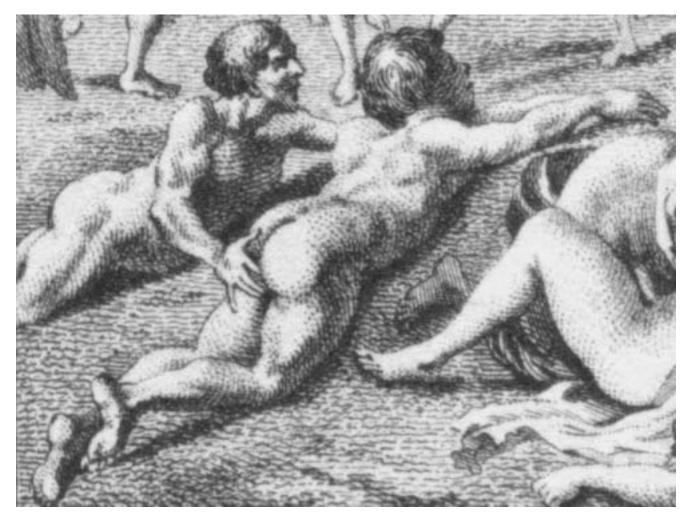
Jeanne et Dunois seront, bien sûr, sauvés, mais plus loin dans le poème, Conculix se venge en attirant Jeanne, le roi, et toute la cour dans le château de la Sottise. Ensorcelés, les personnages se méprennent sur l'identité les uns des autres. Dans cette gravure, on voit le roi Charles qui prend le gros Bonneau, son homme à tout faire, pour sa maîtresse.

La légende dit :

Le bon roi Charles en ce désordre extrême Dans son Bonneau voit toujours ce qu'il aime



Dans une autre version, la folie poussent certains personnages à danser tout nus et à s'ébattrent dans une piscine imaginaire.



Encore une fois, Voltaire glisse dans cette scène un épisode homosexuel. L'aumônier du roi, le père Bonifoux, en profite pour tâter les fesses du page Monrose.

J'ai émis l'hypothèse que c'est pour plaire à Frédéric que Voltaire a inclus dans *La Pucelle* tant de références à la sodomie, aux fesses et au cul. Mais il y a peut-être une autre raison. Voltaire est luimême très préoccupé par son propre cul et par ses fonctions intestinales. Il se donne ou se fait donner quotidiennement plusieurs lavements.



On voit ici le genre d'équipement dont il aurait pu se servir. Au cours de sa longue vie, c'est des dizaines de milliers de fois qu'il se fait fourrer une canule dans le cul pour se faire seringuer toutes sortes de concoctions. C'est donc peut-être cette obsession qui s'est manifestée dans son poème.

Hermaphrodites

Brève leçon d'anatomie

Le personnage de Conculix ou Hermaphrodix nous amène à mentionner brièvement un autre type d'image qu'on associe à l'homosexualité, celle de l'hermaphrodite.



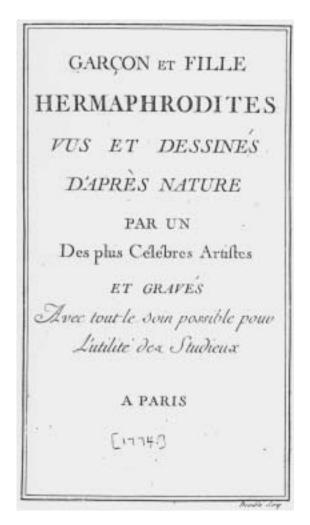


En 1724, on réédite *Les Hermaphrodites* fameuse satire sur la cour de Henri III, roi sodomite. On voit à gauche l'originale et à droite la nouvelle version qui nous montre un roi à l'accoutrement mimasculin, mi-féminin. Même si la légende date de 1605, elle est déjà dans l'esprit libertin du XVIIIe siècle :

Je ne suis ni mâle ni femelle
Et si je suis bien en cervelle
Lequel des deux je dois choisir.
Mais qu'importe à qui on ressemble,
Il vaut mieux les avoir ensemble,
On en reçoit double plaisir.

Les satires ne sont pas la seule source de ces images.

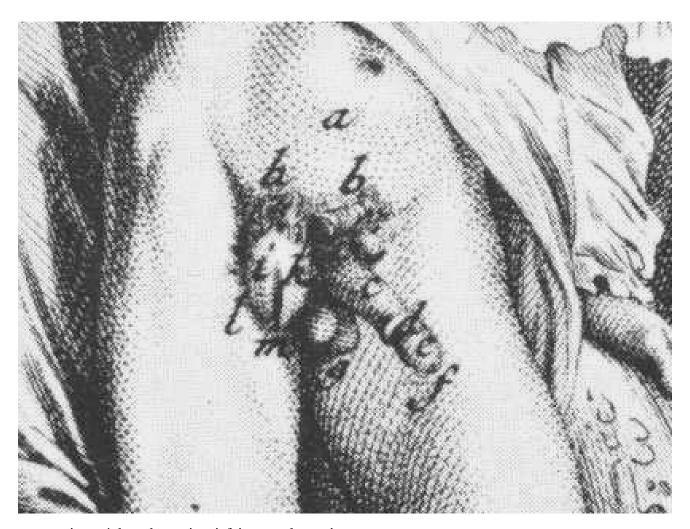
Frontispice de la réédition de 1724 de L'Isle des Hermaphrodites



Sous couvert de traité médical *pour l'utilité des Studieux*, comme le dit cette page titre, on offre de magnifiques gravures anatomiques...



... où figurent des êtres androgynes dans des poses lascives...



...et qui possèdent de quoi satisfaire tous les goûts.

La Manchette d'outre-Manche

Horreurs en Angleterre

On pourrait croire que l'esprit français qui domine l'occident à cette époque a fait école tant à Londres qu'à Berlin où règne Frédéric. Malheureusement, tel n'est pas le cas.



Il existe bien des images satiriques comme celle-ci, mais pour la plupart, les images anglaises qui ont survécu sont d'une autre trempe.

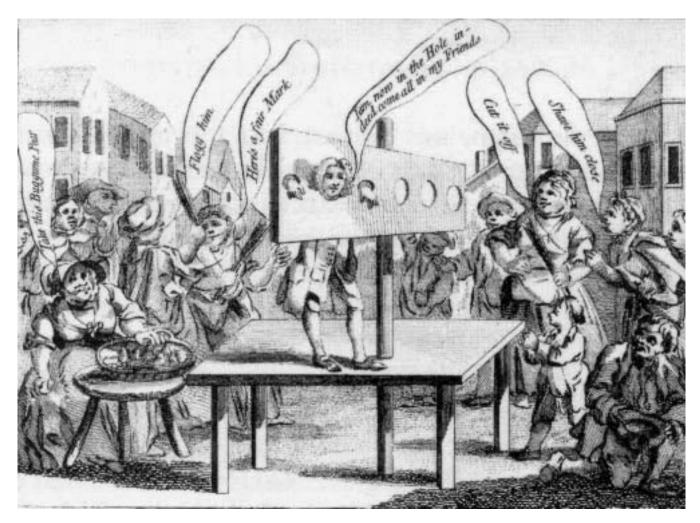


Voici la première image qui illustre une chanson sur les sodomites intitulée *The Women-Haters Lamentation*, c'est à dire, *La complainte de ceux qui détestent les femmes*. Si elle semble plutôt inoffensive...

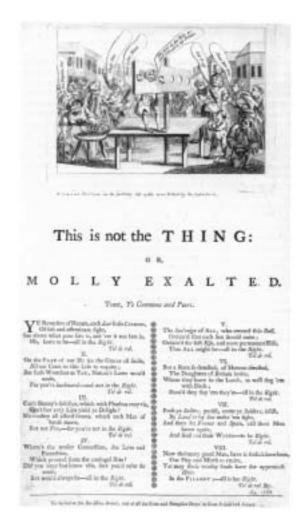




.. la suite, avec ces illustrations de suicides, est moins drôle.



De même, si cette gravure qui montre un sodomite au pilori semble à prime abord une scène cocasse...



... il faut voir le placard au complet avec la note manuscrite pour comprendre toute l'horreur de la scène. Voici ce que dit cette note....

a man at Statford in the pillowy Up. 1763. was killed by the populaco.

« Un homme à Stafford au pilori en 1763 fut tué par la populace. »



La haine qui prévaut à l'égard des sodomites est telle que même Jeremy Bentham, dont on voit ici la momie, grand réformateur des lois qui tente d'humaniser les peines et d'éliminer la torture, ne réussira pas à faire publier de son vivant ses réflexions sur l'homosexualité. Il y argumente que c'est un crime sans victime et que les lois n'ont donc pas à sévir. Mais le préjugé populaire est si fort que ce ne sera qu'en 1967 que l'Angleterre décriminalisera l'homosexualité.

L'Art et l'antiquité

Supercheries pour tromper la censure

Heureusement, ce ne sont pas tous les anglais qui sont homophobes et coincés en ce qui touche les choses sexuelles. Des intellectuels de la haute société sont même fascinés par la représentation de la sexualité dans l'art ancien, un art dans lequel l'homosexualité ne peut être ignorée. Ils forment un club, la *Société des Diletanti*, qui compte parmi ses membres...



... cet homme, Sir William Hamilton, grand collectionneur qui occupe le poste d'Envoyé extraordinaire de Sa Majesté britannique au Royaume de Naples. Il profite de son accès privilégié aux fouilles d'Herculaneum et Pompeï pour parfaire ses connaissances sur le monde antique et accumule une magnifique collection de vases qu'il cède au British Museum en 1766. C'est le catalogue de cette première collection – il en fera plus tard une autre – qu'il tient en main dans ce portrait.

Il est hétérosexuel, mais sa maîtresse et future épouse, la célèbre Lady Hamilton, est réputée avoir une liaison lesbienne avec la reine de Naples. Ouvert d'esprit et curieux de tout ce qui touche la sexualité, il fait une grande découverte ethnologique lors d'un voyage dans la bourgade reculée d'Isernia.

Portrait de Sir William Hamilton



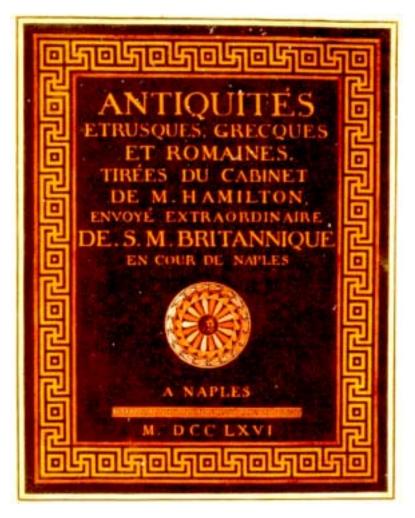
Il découvre que le culte ancien du dieu Priape y existe toujours, mais transformé en une cérémonie en l'honneur de Saint Côme, patron du lieu. Dans une cérémonie publique, les femmes présentent au saint des ex-votos phalliques fait de cire, en l'exhortant à haute voix de guérir ou de rendre plus gros et plus puissant le membre de leurs maris.

Hamilton s'empresse de faire part sa découverte à ses amis de la *Société des Diletanti* dans une lettre qu'on publiera vingt ans plus tard avec gravure à l'appui dans le célèbre *Discours sur le Culte de Priape*.

Plus comique encore, Hamilton envoie des phallus de cire au British Museum, où, il y a quelques années...



... on les a dépoussiérés et empilés comme dans la gravure pour une exposition.



Sous couvert d'études sur l'antiquité, il est donc possible d'écrire sur la sexualité et même sur l'homosexualité. Il est même possible de l'illustrer, comme Hamilton le fait dans le catalogue qu'il commande avant de céder sa collection au British Museum.

Ce magnifique ouvrage in-folio est un des livres phares de l'école néoclassique dont les plus éminents représentants, Girodet, Canova et Thorvaldsen, produiront un si grand nombre d'œuvres homoérotiques. D'ailleurs nul autre que le chef de file de cette école, le peintre Louis David, se chargera en 1785 de reproduire les planches pour une réédition plus modeste de ce catalogue.



C'est cet homme, qui se dit baron d'Hancarville, qui est chargé par Hamilton de la rédaction et de la supervision de cette grandiose entreprise d'édition. C'est un brillant autodidacte, issue d'un milieu modeste, tout comme son contemporain...

Portrait de d'Hancarville, 1808



... Winckelmann, le plus grand spécialiste de l'art ancien du XVIIIe siècle qu'on voit ici. De surcroi, tous deux sont homosexuels. Ils ne se rencontrent pourtant qu'une seule fois, mais passent une nuit ensemble sur les flancs du Vésuve, où ils ont fait une randonnée et ont été pris de court par la tombée du jour. Ils se découvrent plus d'un atome crochu, si on peut se permettre de lire entre les lignes d'une lettre de Winckelman qui relate leur mésaventure.

Avant qu'une collaboration plus fructueuse puisse s'établir, et alors que la publication du premier tome du catalogue est déjà achevé, Winckelmann est assassiné à Trieste, en 1768, probablement par un prostitué.

Portrait de Joachim Winckelmann



Pour preuve que des liens autres que l'amour de l'antiquité unissaient les deux hommes, d'Hancarville fait insérer dans le deuxième volume du catalogue cette gravure qui représente un tombeau à l'antique ornée d'une inscription effusive à « son très cher ami ». Au pied se trouve un jeune homme éploré, allusion on ne peut plus transparente.



Mais le plus bel hommage à Winckelmann est la liberté que prend d'Hancarville à reproduire dans le catalogue des images homosexuelles et à les interpréter à sa manière. Par exemple, de cette image d'une statue dans laquelle on voyait jusqu'alors les jumeaux Castor et Pollux, d'Hancarville fait une image homosexuelle en l'interprétant comme étant le couple d'amants Oreste et Pylade.



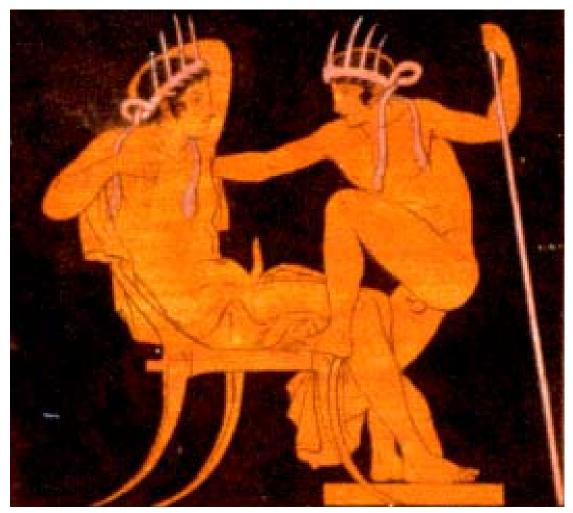
Dans certaines reproductions, l'interprétation est presque superflue,...



... ou tout a fait comme ici...



... ou encore ici.



Il va sans dire que de tels détails n'ont pas toujours survécus à la censure. Dans quelques exemplaires que j'ai eu l'occasion de consulter, les planches érotiques étaient manquantes ou encore retouchées par des taches d'encre aux endroits « stratégiques ».

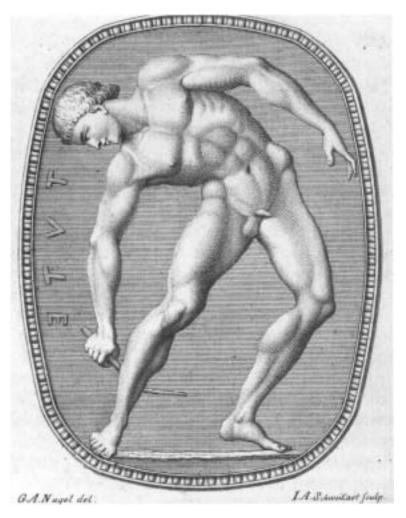
Mais alors que d'Hancarville travaille en toute liberté à compléter ce catalogue dont l'érotisme passe sous couvert de l'art, il lui vient une idée. L'engouement pour ce genre de production est tel qu'il pense faire fortune en offrant un recueil de reproductions de pierres gravées érotiques.



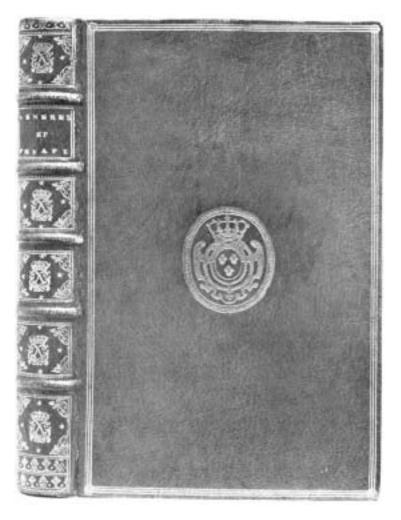
Ces pierres sont des sceaux ou signets antiques, comme cette cornaline finement ciselée. Elles sont très recherchées, d'autant plus qu'elles sont à la portée de fortunes plus modestes que celles que nécessitent l'acquisition de marbres ou de vases. Et même si on ne peut se permettre un original,...



... on peut se procurer des moulages de plâtre ou de souffre.

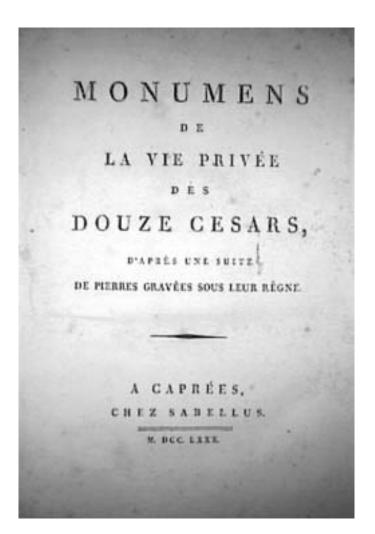


On a déjà reproduit plus tôt dans le siècle des images de pierres gravées assez érotiques, comme cette image d'un athlète qui provient d'un catalogue rédigé par Winckelmann pour un collectionneur, le Baron Stosch. Cette pierre passera d'ailleurs aux mains de Frédéric le Grand quand il fera l'acquisition en bloc de cette collection.



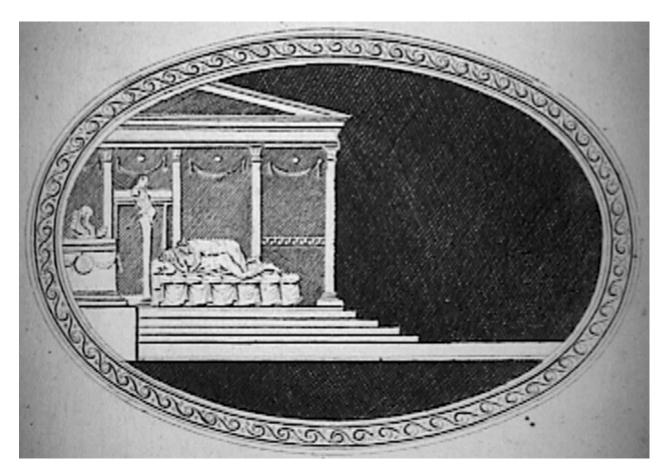
En 1771, d'Hancarville publie donc des reproductions de pierres gravées franchement sexuelles dans *Veneres et Priapi*, dont voici l'exemplaire de Louis XV, seul livre érotique à porter les armes d'un roi de France. Mal lui en pris, car il est pour cela chassé du Royaume de Naples, ayant perdu la confiance et la protection de Hamilton suite à des malversations autour de la publication du catalogue.





Le stratagème de produire de la pornographie sous couvert de l'art fait école. Neuf ans après le livre de d'Hancarville paraît un autre recueil, les *Monumens de la vie privée des douze Césars*, soi-disant *d'après une suite de pierres gravées sous leurs règnes*.

On l'attribue à tort à d'Hancarville, et ce jusqu'à ce jour, alors qu'il est plus probablement l'œuvre des abbés Le Blond et Le Chau, deux spécialistes français des pierres gravées.



César, jeune encore, à la cour de Nicomède, roi de Bithynie

Les gravures qu'il recèle sont les plus anciennes du XVIIIe siècle à représenter la sodomie entre hommes. On voit ici Jules César se soumettant au roi de Bithynie.



Auguste qui se prostitue à son grand-oncle César Tibère assiste à un sacrifice et s'enflamme pour deux jeunes hommes





Caligula au milieu de deux jeunes gens



Néron épouse publiquement le jeune Sporus

C'est le premier mariage gai de l'histoire!

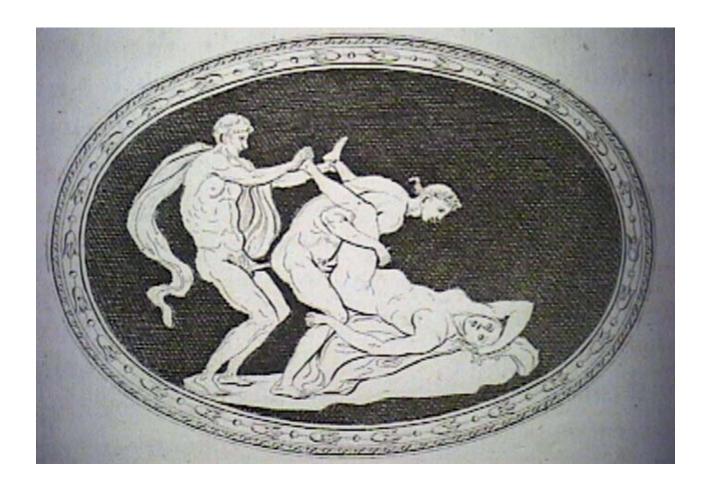


Néron habillé en fille et Diophorus

Et voici le second, puisque Néron, tout en étant le mari de Sporus, devint la femme de Diophorus.



Néron et Doryphorus



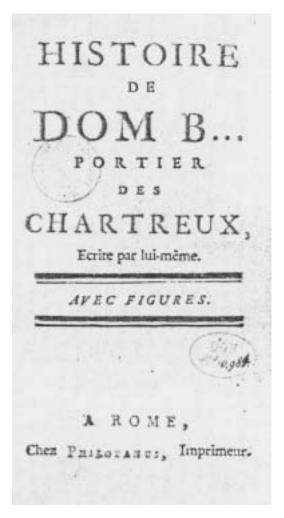
Les textes qui accompagnent ces images de débauches impériales sont à la fois très érudits et très titillants.

Les *Monumens de la vie privée des douze Césars* sont suivi par la publication des *Monumens pour servir au culte secret des dames romaines*. L'ensemble connaît de nombreuses éditions et contrefaçons, mais une autre source d'images homosexuelles est encore plus populaire.

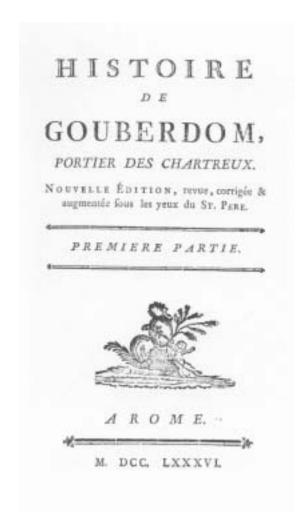
Romans libertins

Apologies de la sodomie

Comme dans les recueils de poésie, on retrouve l'homosexualité dans les romans libertins. Ils pullulent de personnages homosexuels qui chantent les louanges de la sodomie et invitent le lecteur à remettre en question l'attitude hostile de la société.



Le premier roman à faire une place de choix à l'homosexualité est aussi le plus célèbre du siècle. C'est *L'Histoire de dom Bougre, portier des Chartreux*. Comme si le nom de B..., pour bougre, qui veut dire homosexuel, n'annonçait pas assez clairement le contenu, la page titre de l'édition originale qu'on voit ici donne comme lieu d'impression à *Rome, chez Philotanus*, c'est à dire chez « celui qui aime l'anus », allusion à un célèbre poème de l'abbé Grécourt contre les Jésuites.



Malgré les efforts énormes déployés par la police pour traquer ce livre, il connaît d'innombrables éditions, la plupart illustrées, comme celle-ci, aussi imprimé à Rome et *revue*, *corrigée et augmentée sous les yeux du Saint Père*.

Le chansonnier Charles Collé rapporte une fameuse anecdote à son sujet. On avait demandé à une duchesse si elle avait lu *Dom Bougre*, à quoi elle répondit qu'elle n'aimait pas *les livres qu'on ne lit que d'une main*.

Mais il n'était que juste que l'on lut *Dom Bougre* de cette façon, puisqu'on ne l'avait écrit que d'une main...



... comme en témoigne le frontispice.

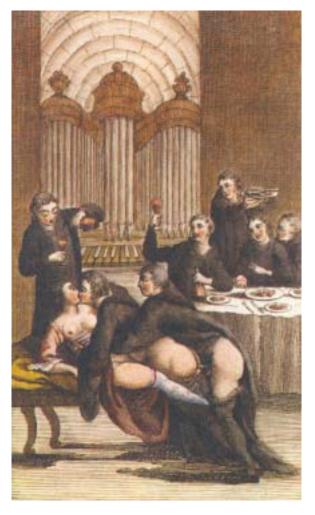


Dans le principal épisode homosexuel, Frère Saturnin, qui prendra plus tard le nom de dom Bougre, est surpris en train de se masturber par le Père André, qui lui suggère une autre façon de se satisfaire: « Hé frère Saturnin,...,pourquoi vous amuser à vous branler comme un coquin ? Nous avons tant de Novices, c'est un amusement d'honnête homme... »

[Troublé par la suggestion du Père, il se questionne :

« Si c'est quelque Novice, ma foi il peut le garder pour lui, ce n'est pas-là mon gibier. », se dit-il d'abord. Mais il change vite d'avis : « Je raisonnais en sot, je n'en avais pas goûté : ... ce n'est pas un si mauvais morceau. Le préjugé et un animal qu'il faut envoyer paître. Il en est d'un garçon comme d'un mets pour lequel on avait du dégoût; le hasard en fait tâter, on le trouve délicieux. Est-il rien de plus charmant qu'un joli Giton, blancheur de peau, épaules bien faites, belles chute de reins, fesses dures et rondes, un Cul d'un ovale parfait, étroit, serré, propre, sans poil ? ... chacun prend son plaisir où il le trouve; le mien est d'enfiler une femme quand elle se présente, un beau garçon parait, lui donnerai-je des coups de pied au Cul non, nigaud, non, des coups de Vit. Allez aux écoles de ces fameux Sages de la Grèce, allez à celles des plus honnêtes gens de nôtre temps vous apprendrez à vivre... »]

Il se fait donc inviter à une petite fête,...



... que préside un gros moine, le père Casimir, qu'on décrit ainsi :

« Le Père Casimir était d'une taille médiocre, brun de visage, portant un ventre de Prélat... au corps rond, au ventre gros & bien nourri: il avait des yeux qui vous enculaient de cent pas, & dont le regard farouche ne s'attendrissait qu'à la vue d'un joli garçon. Alors le Bougre entrait en rut, il hennissait, sa passion pour le cas Antiphysique était si bien établie, qu'il était redoutable aux Savoyards mêmes... »

L'allusion au petits ramoneurs savoyards ne laisse aucun doute : ...



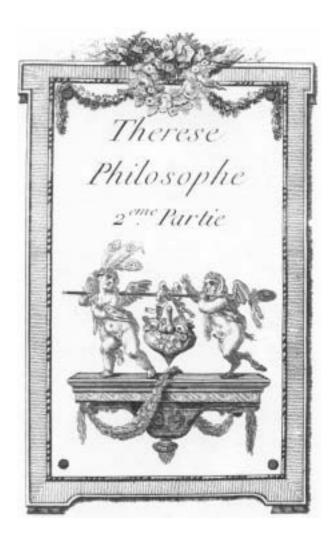


... le père Casimir est inspiré de notre bon gros abbé Desfontaines, dont le regard qui encule s'est peut-être attendri sur les détails de ce portrait flatteur!

Car son personnage est bien sympathique. Comme on le voit dans la scène dépeinte ici, il laisse Saturnin baiser sa nièce en échange d'une certaine complaisance. Après cet exercice, les moines entament la conversation:

« ... le sujet en fut la Bougrerie; Casimir en prit la défense comme un tendre père prend celle d'un enfant chéri, il possédait à fond sa matière, ... Il passa en revue tous les Bougres célèbres depuis Adam jusqu'aux Jésuites: il y trouva des Philosophes, des Papes des Empereurs des Cardinaux; il fit l'éloge de chacun en particulier, & tombant ensuite sur l'injustice & l'aveuglement de ceux qui s'élèvent contre un plaisir adopté, pratiqué par les plus grands hommes, par les plus grands génies, il remonta à l'aventure de Sodome: il soutint qu'on avait falsifié, par jalousie, ce mémorable événement, & cédant tout à coup à son enthousiasme, il finit son éloge par ces vers :

[...]
Sodome, ce n'est point par un souffle funeste
Que furent consumés tes heureux habitants;
C'est par un feu Divin, c'est par un feu céleste:
Sodome, que n'étais-je alors de tes enfans! »





On retrouve aussi le point de vue des sodomites dans *Thérèse philosophe*, mais cette fois-ci rapporté et critiqué avec mépris par un personnage homophobe.

C'est le roman favori du marquis de Sade. On voit ici le frontispice, dans lequel on veut être inclusif de tous les genres de fouterie, y compris, bien sûr, la sodomie...



... qu'on voit ici en détail.



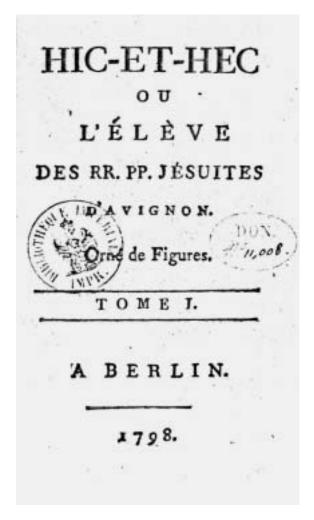


En voici une autre édition avec sensiblement les mêmes scènes.



C'est par le biais d'une vieille putain qui déteste les bougres – un stéréotype du roman libertin – qu'on aborde les discours que tiennent les sodomites, discours militants d'une étonnante modernité :

- « Je ne parle point du goût de ces monstres qui n'en ont que pour le plaisir antiphysique, soit comme agents, soit comme patients. », dit la putain, « L'Italie en produit moins aujourd'hui que la France. [...] Je remarque cependant que MM. les antiphysiques se moquent de nos injures, et défendent vivement leur goût, en soutenant que leurs antagonistes ne se conduisent que par les mêmes principes qu'eux.
- Nous cherchons tous les plaisirs, disent ces hérétiques, par la voie où nous croyons les trouver. C'est le goût qui guide nos adversaires, ainsi que nous. Or, vous conviendrez que nous ne sommes pas les maîtres d'avoir tel ou tel goût. Mais, dit-on, lorsque les goûts sont criminels, lorsqu'ils outragent la nature, il faut les rejeter. Point du tout: en matière de plaisirs, pourquoi ne pas suivre son goût ? Il n'y en a point de coupable. D'ailleurs, il est faux que l'antiphysique soit contre nature, puisque c'est cette même nature qui nous donne le penchant pour ce plaisir. Mais, dit-on encore, on ne peut pas procréer son semblable, continuent-ils. Quel pitoyable raisonnement! Où sont les hommes de l'un et de l'autre goût qui prennent le plaisir de la chair dans la vue de faire des enfants ? Enfin,... messieurs les antiphysiques allèguent mille bonnes raisons pour faire croire qu'ils ne sont ni à plaindre ni à blâmer. »



Un autre ouvrage dans lequel l'homosexualité occupe une place de choix est *Hic-et-Hec*, c'est à dire « il-et-elle », *ou l'élève des révérends pères Jésuites d'Avignon*, imprimé à Berlin, sans doute en l'honneur de Frédéric.

Dès les premières lignes on sait à quoi s'en tenir au sujet du héros, quand celui-ci nous révèle ses origines:

« Je dois le jour à une distraction d'un R. P. jésuite d'Avignon qui, se promenant avec ma mère, blanchisseuse de la maison, quitta dans l'obscurité le sentier étroit qu'il parcourait d'ordinaire [c'est à dire le cul] en faveur de la grande route qui lui était peu familière [c'est dire le con]. »



Après son éducation chez les Jésuites – je laisse à votre imagination la nature des leçons qu'il y reçoit – Hic-et-Hec est engagé comme instituteur par M. de Valbouillant, homme qui a rapporté d'un voyage en Italie des goûts spéciaux. Peu jaloux de son épouse, il l'utilise pour piéger notre héros qui, surpris en flagrant délit d'adultère, raconte ainsi l'aventure:

- « ... nous vîmes paraître de Valbouillant en chemise, un poignard à la main, qui, jetant la couverture et me saisissant de la main gauche, me dit:
- On ne m'outrage point impunément; mais je suis humain, choisissez entre ces poignards, brandissant celui qu'il tenait et me montrant celui dont Jupiter frappait Ganymède. [...] »



Il va de soi que Hic-et-hec choisit le moins menaçant des deux poignards.

[« De Valbouillant était bien fait, il avait à peine trente ans, son corps frais et rebondi était d'une blancheur éblouissante; la vue de son postface me rendit ma vigueur. Je me précipitai sur lui, je m'introduisis sans peine, et mes mouvements secondant ses efforts le faisaient pénétrer plus avant dans la grotte ardente de son épouse.

- Ah! cher abbé, s'écria-t-il, quel plaisir, tu doubles ma jouissance!

Je continuai avec ardeur, et bientôt une triple émission couronna notre félicité. Alors, plus calme, il me baisa avec une tendre fureur pour me payer des délices que je lui avais fait éprouver.

- Vous m'étonnez, dit sa femme, je pensais bien qu'en socratisant l'agent goûtait un plaisir vif par la pression qu'il éprouve dans la voie étroite; mais je ne puis concevoir que le patient en puisse ressentir: au contraire la grosseur de ce qu'il admet doit lui causer une sorte de douleur qui doit émousser toute volupté.
- Ah! ma chère, que vous êtes dans l'erreur, le rôle de patient est au moins aussi doux à jouer que celui d'agent, le chatouillement intérieur est ravissant, et j'ai vu des femmes qui préféraient de recevoir leur ami de ce côté-là. »]

FÉLICIA OU MES FREDAINES, ORNÉ

de Figures en taille-douce.

La faute en est aux Dieux qui me firent fi folle.

PREMIERE PARTIE.



A LONDRES.

Vers la fin du siècle, la littérature érotique a pris tant d'ampleur qu'elle devient auto-allusive. Par exemple, dans *Félicia ou mes Fredaines*, dont on voit ici la page titre, le personnage d'un jeune garçon doté d'un splendide postérieur et victime à maintes reprises des attentions de sodomites, se nomme Monrose, le même nom que le page aux belles fesses de *La Pucelle d'Orléans* de Voltaire.

[On retrouve même dans un roman intitulé *La Cauchoise* la description d'une bibliothèque libertine qui comprend, en plus de *Dom Bougre* et de *Thérèse Philosophe*, d'autres ouvrages sodomitiques comme *Le Roi de Sodome* et *L'Ode aux bougres*.]



On voit ici ce jeune Monrose dans une image dont l'interprétation risque d'être trompeuse si on ne s'appuie sur le texte. Le personnage qui surprend cette tentative d'enculage n'est pas furieux par ce qu'il réprouve ce qu'il voit, mais plutôt par jalousie et parce qu'il aurait aimé en faire autant.

LΕ

DIABLE AU CORPS,

OEUVRE POSTHUME

Du très-recommandable Docteur CAZZONÈ, Membre extraordinaire de la joyeuse Faculté Phallo-cotro-pygo-glottonomique.

AVEC FIGURES.

TOME PREMIER.

1803.

Autre conséquences de la popularité de cette littérature, les trames narratives se répètent et se ressemblent tout comme les images qui les accompagnent. Heureusement, certains auteurs font preuve de beaucoup d'imagination. Dans son roman *Le Diable au corps*, Andréa de Nerciat donne un tour nouveau à deux situations qu'on peut – sans jeux de mots – qualifiées d'éculées.



L'éternel scène de séduction d'un garçon par un ecclésiastique prend un tour comique quand il s'agit d'un garçon perruquier encore niais. Hector, c'est son nom, est invité à pratiquer son art sur la tête d'une *petite poupée* tout à fait chauve que lui présente un chanoine en la tirant de ses chausses (cette poupée étant sa queue!). Comme on peut le voir, en peu de temps la petite poupée s'anime et trouve une coiffure à son gré.

[Autre innovation, c'est Hector lui-même, devenu prostitué au service d'un comte puis d'une marquise, qui raconte à cette dernière l'histoire du chanoine pour ensuite défendre ses goûts.

À la marquise qui lui demande : « Tu es donc décidément bardache ? Tu as mis tout-à-fait sous les pieds le honteux préjugé qu'on attache à cet état ? »

Il répond avec assurance : « Je serais bien fou, ma foi, de m'y soumettre ! il n'y a qu'à laisser dire les scrupuleux ! ... Les anciens avaient plus de bons sens que nous : non-seulement ils toléraient, dans la société, les amours masculins, mais il ne les excluaient même pas du culte religieux. Leur Jupiter ne préférait-il pas Ganymède, notre patron, à toutes les déesses de l'Olympe ? Leur Apollon ne vivait-il pas avec le charmant Hyacinthe ? et tout Dieu qu'est le père de la poésie, ne le voit-on pas se désoler quand, d'un coup maladroit, il a tué son délicieux mignon ? ».]



Poursuivant le récit de l'initiation d'Hector, l'auteur se risque à un autre cliché, celui de l'hostilité dont les putains font montre à l'égard des sodomites et dont on a déjà eu un exemple dans *Thérèse philosophe*.

Hector et son ami Gauthier, lui aussi garçon perruquier – on voit que la réputation des coiffeurs ne date pas d'hier! – mais qui supplémente ses revenus en se prostituant ont loué une chambre pour se livrer à quelques expériences sexuelles.

Il raconte la scène ainsi:

- « ... j'y pris un plaisir incroyable, et je crus bonnement, pour lors, que le nec plus ultra du bonheur terrestre était de jouir d'un garçon perruquier jeune et frais. [...]. Je finissais à peine ma jésuitique expérience, que deux éclats de rire féminins, très bruyants, faits si près de nous, qu'ils me semblèrent partis de notre cabinet même, nous apprirent que ces rieuses devaient avoir tout vu. [...]
- Parlez donc, eh! Messieurs les bougres! (nous dit-on) Est-ce pour vous foutre de nous que vous venez vous enfiler à notre barbe, comme si l'on manquait jamais, dans ce logis, de ce qu'il faut pour donner aux gens qui bandent la monnaie de leur pièce? »

Mais pour leur malheur la chambre qu'ils ont louée se trouve dans un bordel et les deux amis connaissent une nouvelle initiation dans les bras des deux putains outrées que ces jeunes gens soient venus « s'enfiler à leur barbe ».

On s'attendrait à ce que cela signifie le retour à la femme et à la normalité, mais pas du tout ! Nos deux larrons se retrouvent avec la vérole et, dégoûtés des femmes, ils se remettent au service des hommes.

Sade-omie

Le roman « philosophique »

Passons maintenant à un auteur qui se démarque : Sade.

Au dix-huitème siècle, les livres érotiques connaissent plusieurs appellations. On parle d'œuvres badines, gaillardes ou galantes, de livres libertins ou plus joliment, comme on l'a vu, de livres *qu'on ne lit que d'une main*. Mais on parle aussi de livres *philosophiques* – un euphémisme particulièrement bien choisi pour décrire ceux de Sade.*

De même, pour les gravures érotiques, on parle non seulement de *figures de l'Arétin* et d'estampes licencieuses, comme on l'a vu, mais aussi de figures *libres*, expression qui convient à merveille à celles qui ornent l'œuvre du divin marquis.

Philosophique, *libre*: voilà qui résume bien les choses. *Philosophique*, car nourrie par la pensée matérialiste et athée, et *libre*, car Sade fut un éternel prisonnier, son œuvre ne pouvait être qu'une échappée vers la liberté totale, sans contrainte morale ni légale.

Ce n'est pas par hasard que Dolmancé, le héros de la *Philosophie dans le boudoir* est un sodomite exclusif et convaincu. Sa nature même, que condamnent la société et la famille, ne lui donne d'autre choix que de se révolter et de s'affranchir, même au prix de la souffrance ou de la mort d'autrui.

Je vous invite donc à contempler d'un regard philosophique quelques images tirées de ses œuvres et dans lesquelles la sodomie occupe la première place.

*Ce terme se retrouve fréquemment dans la correspondance d'éditeurs clandestins.



Extrait de La philosophie dans le boudoir

Mais la sodomie, mais ce prétendu crime, qui attira le feu du ciel sur les villes qui y étaient adonnées, n'est-il point un égarement monstrueux, dont le châtiment ne saurait être assez fort ? Il est sans doute bien douloureux pour nous d'avoir à reprocher à nos ancêtres les meurtres judiciaires qu'ils ont osé se permettre à ce sujet. Est-il possible d'être assez barbare pour oser condamner à mort un malheureux individu dont tout le crime est de ne pas avoir les mêmes goûts que vous ? On frémit lorsque l'on pense qu'il n'y a pas encore quarante ans que l'absurdité des législateurs en était encore là. Consolez-vous, citoyens; de telles absurdités n'arriveront plus: la sagesse de vos législateurs vous en répond. Entièrement éclairci sur cette faiblesse de quelques hommes, on sent bien aujourd'hui qu'une telle erreur ne peut être criminelle, et que la nature ne saurait avoir mis au fluide qui coule dans nos reins une assez grande importance pour se courroucer sur le chemin qu'il nous plaît de faire prendre à cette liqueur.

Quel est le seul crime qui puisse exister ici ? Assurément ce n'est pas de se placer dans tel ou tel lieu, à moins que l'on ne voulût soutenir que toutes les parties du corps ne se ressemblent point, et qu'il en est de pures et de souillées; mais, comme il est impossible d'avancer de telles absurdités, le seul prétendu délit ne saurait consister ici que dans la perte de la semence. Or, je demande s'il est vraisemblable que cette semence soit tellement précieuse aux yeux de la nature qu'il devienne impossible de la perdre sans crime ? Procéderait-elle tous les jours à ces pertes si cela était ? Et n'est-ce pas les autoriser que de les permettre dans les rêves, dans l'acte de la jouissance d'une femme grosse ? Est-il possible d'imaginer que la nature nous donnât la possibilité d'un crime qui l'outragerait ? Est-il possible qu'elle consente à ce que les hommes détruisent ses plaisirs et deviennent par là plus forts qu'elle ? Il est inouï dans quel gouffre d'absurdités l'on se jette quand on abandonne, pour raisonner, les secours du flambeau de la raison ! Tenons-nous donc pour bien assurés qu'il est aussi simple de jouir d'une femme d'une manière que de l'autre, qu'il est absolument indifférent de jouir d'une fille ou d'un garçon, et qu'aussitôt qu'il est constant qu'il ne peut exister en nous d'autres penchants que ceux que nous tenons de la nature, elle est trop sage et trop conséquente pour en avoir mis dans nous qui puissent jamais l'offenser.



Celui de la sodomie est le résultat de l'organisation, et nous ne contribuons pour rien à cette organisation. Des enfants de l'âge le plus tendre annoncent ce goût, et ne s'en corrigent jamais. Quelquefois il est le fruit de la satiété; mais, dans ce cas même, en appartient-il moins à la nature ? Sous tous les rapports, il est son ouvrage, et, dans tous les cas, ce qu'elle inspire doit être respecté par les hommes. Si, par un recensement exact, on venait à prouver que ce goût affecte infiniment plus que l'autre, que les plaisirs qui en résultent sont beaucoup plus vifs, et qu'en raison de cela ses sectateurs sont mille fois plus nombreux que ses ennemis, ne serait-il pas possible de conclure alors que, loin d'outrager la nature, ce vice servirait ses vues, et qu'elle tient bien moins à la progéniture que nous n'avons la folie de le croire ? Or, en parcourant l'univers, que de peuples ne voyons-nous pas mépriser les femmes ! Il en est qui ne s'en servent absolument que pour avoir l'enfant nécessaire à les remplacer. L'habitude que les hommes ont de vivre ensemble dans les républiques y rendra toujours ce vice plus fréquent, mais il n'est certainement pas dangereux. Les législateurs de la Grèce l'auraient-ils introduit dans leur république s'ils l'avaient cru tel ? Bien loin de là, ils le croyaient nécessaire à un peuple guerrier. Plutarque nous parle avec enthousiasme du bataillon des amants et des aimés; eux seuls défendirent longtemps la liberté de la Grèce. Ce vice régna dans l'association des frères d'armes; il la cimenta; les plus grands hommes y furent enclins. L'Amérique entière, lorsque l'on la découvrit, se trouva peuplée de gens de ce goût. À la Louisiane, chez les Illinois, des Indiens, vêtus en femmes, se prostituaient comme des courtisanes. Les nègres de Benguelé entretiennent publiquement des hommes; presque tous les sérails d'Alger ne sont plus aujourd'hui peuplés que de jeunes garçons. On ne se contentait pas de tolérer, on ordonnait à Thèbes l'amour des garçons; le philosophe de Chéronée le prescrivit pour adoucir les mœurs des jeunes gens.

Nous savons à quel point il régna dans Rome: on y trouvait des lieux publics où de jeunes garçons se prostituaient sous l'habit de filles et des jeunes filles sous celui de garçons. Martial, Catulle, Tibulle, Horace et Virgile écrivaient à des hommes comme à leurs maîtresses, et nous lisons enfin dans Plutarque* que les femmes ne doivent avoir aucune part à l'amour des hommes. Les Amasiens de l'île de Crète enlevaient autrefois de jeunes garçons avec les plus singulières cérémonies. Quand ils en aimaient un, ils en faisaient part aux parents le jour où le ravisseur voulait l'enlever; le jeune homme faisait quelque résistance si son amant ne lui plaisait pas; dans le cas contraire, il partait avec lui, et le séducteur le renvoyait à sa famille sitôt qu'il s'en était servi; car, dans cette passion comme dans celle des femmes, on en a toujours trop, dès que l'on en a assez. Strabon nous dit que, dans cette même île, ce n'était qu'avec des garçons que l'on remplissait les sérails: on les prostituait publiquement.

^{*} Oeuvres morales, Traité de l'amour.



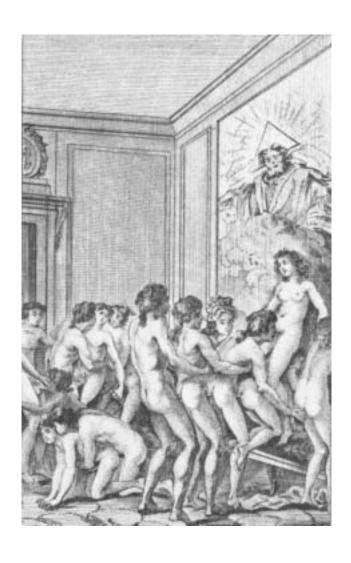
Veut-on une dernière autorité, faite pour prouver combien ce vice est utile dans une république ? Écoutons Jérôme le Péripatéticien. L'amour des garçons, nous dit-il, se répandit dans toute la Grèce, parce qu'il donnait du courage et de la force, et qu'il servait à chasser les tyrans; les conspirations se formaient entre les amants, et ils se laissaient plutôt torturer que de révéler leurs complices; le patriotisme sacrifiait ainsi tout à la prospérité de l'État; on était certain que ces liaisons affermissaient la république, on déclamait contre les femmes, et c'était une faiblesse réservée au despotisme que de s'attacher à de telles créatures.

Toujours la pédérastie fut le vice des peuples guerriers. César nous apprend que les Gaulois y étaient extraordinairement adonnés. Les guerres qu'avaient à soutenir les républiques, en séparant les deux sexes, propagèrent ce vice, et, quand on y reconnut des suites si utiles à l'État, la religion le consacra bientôt. On sait que les Romains sanctifièrent les amours de Jupiter et de Ganymède. Sextus Empiricus nous assure que cette fantaisie était ordonnée chez les Perses. Enfin les femmes jalouses et méprisées offrirent à leurs maris de leur rendre le même service qu'ils recevaient des jeunes garçons; quelques-uns l'essayèrent et revinrent à leurs anciennes habitudes, ne trouvant pas l'illusion possible.

Les Turcs, fort enclins à cette dépravation que Mahomet consacra dans son Alcoran, assurent néanmoins qu'une très jeune vierge peut assez bien remplacer un garçon, et rarement les leurs deviennent femmes avant que d'avoir passé par cette épreuve. Sixte-Quint et Sanchez permirent cette débauche; ce dernier entreprit même de prouver qu'elle était utile à la propagation, et qu'un enfant créé après cette course préalable en devenait infiniment mieux constitué. Enfin les femmes se dédommagèrent entre elles. Cette fantaisie sans doute n'a pas plus d'inconvénients que l'autre, parce que le résultat n'en est que le refus de créer, et que les moyens de ceux qui ont le goût de la population sont assez puissants pour que les adversaires n'y puissent jamais nuire. Les Grecs appuyaient de même cet égarement des femmes sur des raisons d'État. Il en résultait que, se suffisant entre elles, leurs communications avec les hommes étaient moins fréquentes et qu'elles ne nuisaient point ainsi aux affaires de la république. Lucien nous apprend quel progrès fit cette licence, et ce n'est pas sans intérêt que nous la voyons dans Sapho.



Il n'est, en un mot, aucune sorte de danger dans toutes ces manies: se portassent-elles même plus loin, allassent-elles jusqu'à caresser des monstres et des animaux, ainsi que nous l'apprend l'exemple de plusieurs peuples, il n'y aurait pas dans toutes ces fadaises le plus petit inconvénient, parce que la corruption des moeurs, souvent très utile dans un gouvernement, ne saurait y nuire sous aucun rapport, et nous devons attendre de nos législateurs assez de sagesse, assez de prudence, pour être bien sûrs qu'aucune loi n'émanera d'eux pour la répression de ces misères qui, tenant absolument à l'organisation, ne sauraient jamais rendre plus coupable celui qui y est enclin que ne l'est l'individu que la nature créa contrefait.

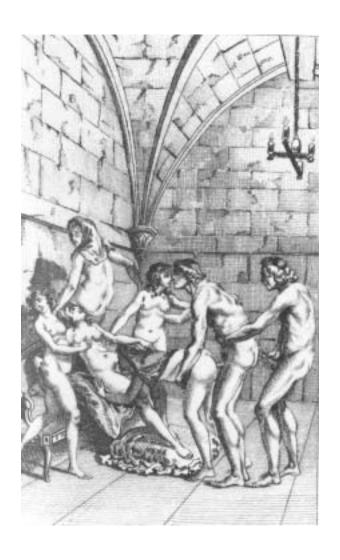












Pamphlets et théâtre de la Révolution

Ridiculiser ou revendiquer?

Après ce détour dans ces sombres abîmes, il est rafraîchissant de retrouver l'esprit du XVIIIe siècle jusque dans ses dernières images, celles qui illustrent le théâtre et les pamphlets de la Révolution.

Leur nature, comme celle de la plupart de celles que nous avons parcourus, oscille entre la satire et l'humour *camp*, entre le ridicule et la revendication outrancière.



On retrouve dans une pièce de théâtre intitulée Les putins cloîtrées,...





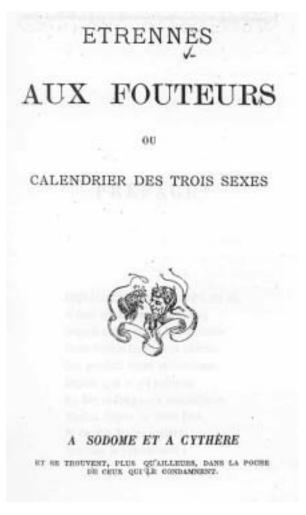
Enfans chéris des Dames.

... ces incroyables scènes de drague homosexuelle qui se passent sous les fenêtres de Bicêtre, cette horrible prison où Desfontaines et bien d'autres sodomites avaient été enfermés tout au cours du siècle

Ce sont-là des images vraiment révolutionnaires! Et cette prise de plaisir à Bicêtre, est la prise de la Bastille des sodomites.

[Curieusement, rien dans le texte de la pièce de théâtre ne correspond à ces scènes de drague, même si l'action se déroule en effet aux abords et à l'intérieur de Bicêtre. Peut-être les gravures ont-elles été réalisées pour une version antérieure dans laquelle l'homosexualité occupait plus de place ?]





On retrouve le même culot dans le frontispice des Étrennes au fouteurs ou Calendrier de trois sexes, imprimé à Sodome et à Cythère, et se trouvent, plus qu'ailleurs, dans la poche de ceux qui le condamnent.

La devise révolutionnaire « Vivre libre ou mourir » y devient « Foutre libre ou mourir », comme on peut le voir dans la banderole que soutient l'angelot.

Facsimile du frontispice du XVIIIe pour une réédition du XIXe



Encore une fois, on retrouve dans cet ouvrage des chansons à l'esprit anticlérical si présent dans la littérature libertine.

LA RESSOURCE DU CLERGÉ

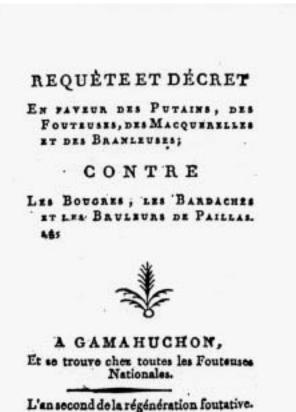
AIR: C'est ce qui me désole.

Malgré nos chiens et notre Dieu, Nous n'avons plus ni feu ni lieu, C'est ce qui nous désole; Mais si nos ongles sont rognés, Les nobles sont découillonnés: C'est ce qui nous console.

Nous n'aurons plus de l'Opéra Femmes, filles, et caetera, C'est ce qui nous désole; Mais nous aurons encor le choix Parmi, les femmes du bourgeois: C'est ce qui nous console. Au surplus, si faute d'écus,
Tous nos soupirs sont superflus,
Faut-il qu'on se désole?
Le con fait-il seul décharger?
Non, le cul peut le remplacer:
C'est ce qui nous console.

Lorsque l'on Parle du clergé, Et que l'on dit qu'il est rasé, C'est ce qui le désole; Mais qu'on en glose impunément, Il lui reste le fondement: C'est ce qui le console.





Trois autres pamphlets qui se font suite servent à faire valoir ou à ridiculiser les revendications des sodomites. Le premier est une Requête et Décret en faveurs des putains, des fouteuses, des macquerelles et des branleuses contre les bougres, les bardaches et les brûleurs de paillasses, publiée L'an second de la régénération foutative.

Le frontispice représente la chute de la ville de Troie, résultat du rapt de la belle Hélène et exemple du mal que cause inévitablement l'amour des femmes.

En voici quelques extraits :

Lorsque sans poivre ni muscade
Le ciel eut fait une grillade
De Sodôme et des environs
Pour avoir négligé les cons,
Pour punir la manie indigne
De pêcher la merde à la ligne,
Les cons reprirent le dessus
Et les culs furent confondus,
Mais depuis [...]
Ce goût, devenu dominant,
Ne nous laisse plus rien à faire,
Et notre principale affaire
Se borne à branler quelques vits
Toujours très mous, souvent pourris.

Heureuse quand après l'ouvrage
Un vieux paillard nous dédommage
De la perte de notre tems
Avec quelques deniers comptans. [...]
Ordonnez donc que tout bardache
Soit coiffé de certain panache
Qui le fasse montrer au doigt;
Ordonnez encore que la loi
Flétrisse le bougre cynique,
Qui, poussé par son goût lubrique,
Ose, de sa paillarde picque,
Farfouiller un vilain fessier
Toujours plus sale qu'un bourbier [...]



Tous les gouts sont dans la nature.

LES

PETITS BOUGRES

AU MANÈGE,

0 U

RÉPONSE DE M. ***.

GRAND MAITRE DES ENCULEURS, ET DE SES ADHÉRENTS, DÉFENDEURS, A LA REQUÈTE DES FOUTEUSES, DES MACQUERELLES ET DES ERANLEUSES, DEMANDERESSES.

Trahit sua quemque voluptas.

A ENCULONS,
Chez Prere Pousse-Fort;
Et se trouve au Palais-Royal,
Thuileries et Luxembourg.
L'an second du réve de la liberté.

La réponse à cette diatribe des putains contre les bougres s'intitule *Les Petits bougres au manège, ou réponse de M.* ***, *Grand maître des enculeurs, et de ses adhérents, défendeurs, à la requête des fouteuses, des macquerelles et des branleuses, demanderesses.* Elle est publiée À *Enculons, Chez Pierre Pousse-Fort, et se trouve au Palais-Royal, Thuileries et Luxembourg*, trois lieus de drague célèbres, *L'an second du rêve de la liberté*.

La gravure frontispice porte comme légende « Tous les goûts sont dans la nature » et, sous l'emblème d'un vit dans un cul, la devise *Nec pluribus impar* (non inégale à plusieurs), c'est à dire *Cette manière en vaut bien d'autres*.

Un extrait donne le ton:

« ... d'après ce principe [de la liberté individuelle], je puis disposer de ma propriété, telle qu'elle soit, selon mon goût et mes fantaisies: or, mon vit et mes couilles m'appartiennent; et soit que je les mette en civet, soit que je les mette au court-bouillon, ou, pour parler clairement, que je les mette dans un con ou dans un cul, personne n'a droit de réclamer contre l'usage que j'en fais, et moins encore les garces que qui que ce soit [...] flétrir les bougres, c'est vouloir donner aux putains le droit de gangrener toute la terre... »



La seconde gravure qui orne l'ouvrage illustre une réinterprétation de l'histoire biblique de la destruction de Sodome. Contrairement à ce qu'on aurait voulu nous faire croire à propos d'un châtiment divin, l'incendie qui a ravagé la ville aurait été causé par rien de plus que la négligence d'un cuisinier trop occupé avec son marmiton.



Cerrio Mascalin, dans ses goute ingenieux), Vous retrace O: Lecteurs des vrais Bongr. les seux.

LES ENFANS DE SODOME L'ASSEMBLÉE NATIONALE, DÉPUTATION DE L'ORDRE DE LA MANCHETTE Aux Représentans de tous les Ordres Pris dans les soixante Districts de Paris et de Versailles y réunis. AVEC FIGURES. Les goûts sont dans la nature ; Le meilleur est celui qu'on a. (Chevalier de Florian.) A PARIS, Et se trouve Chez le Marquis de VILETTE , Grand-Commandeur de l'Ordre. 1790.

Enfin, le dernier pamphlet s'intitule *Les Enfans de Sodome à l'Assemblée Nationale* et porte en épigraphe ces vers du Chevalier de Florian :

Les goûts sont dans la nature;

Le meilleur est celui qu'on a.

Il relate l'organisation d'une députation et la préparation d'une requête à l'Assemblée nationale :

« ... l'Ordre de la Manchette, agita, que puisque quantité de leurs Novices, et de leurs Récipiendaires, tenaient rang à l'Assemblée Nationale il fallait bien que la Sodomie ou la Bougrerie eût repris une nouvelle force, une consistance majeure, et que la liberté de son exercice devait absolument être un des articles constitutionnels de l'Etat. [...] »

Parmi les articles les plus remarquables de cette requête se trouve celle-ci, qui, deux cents ans avant le SIDA, demande la guérison d'une maladie particulière aux sodomites, la cristalline :

« ART. V

Tous Médecins, Chirurgiens, déclarés ou non, assassins par brevet de la Faculté, seront tenus de prêter leur ministère à la guérison de la Cristalline, sous peine d'être poursuivis extraordinairement, et par toutes voies autorisées, possible ou non. »





Chose comique, le frontispice de cet ouvrage est une inversion d'une gravure hétérosexuelle accompagnée d'une inversion de sexe.

Gravure de La Fille de joie modifiée pour le frontispice des Enfans de Sodome à l'Assemblée <u>Nationale</u>



Enfin, dans cette dernière gravure on voit l'un des députés la requête à la main, tandis qu'en arrière plan on délibère d'une drôle de façon.

On y voit aussi, en haut à droite, un véritable cul-de-lampe qui n'est pas un simple ornement typographique!

La requête se termine par une liste de signataires mi-sérieuse, mi-bouffonne, véritable annuaire des homosexuels auquel s'ajoutent quelques noms farfelus. On y retrouve, entre autres:

« Le marquis de Villette, grand maître; [un ami de Voltaire qui était l'homosexuel le plus en vu de l'époque]

Jean-de-Cul, vicomte d'Anus,

Polycarpe d'Entre-Fesse, Marquis d'Hémoroïde;

Boniface Longue-Pine, chevalier de la Toison-Noire;

Pierre Pousse-Fort, secrétaire. »

Images qu'on ne verra pas, livres qu'on ne lira pas

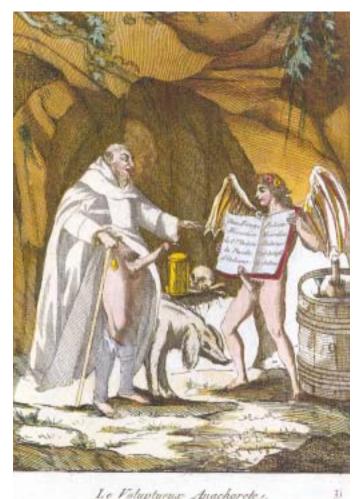
L'Histoire secrète des Ebugors Le Club des enfans de Sodome

Si je vous ai présenté jusqu'à maintenant bon nombre d'images homosexuelles, il faut pourtant se souvenir que celles-ci ne sont qu'un infime échantillon de celles qui ont existé et qui, comme les neuf gravures *pleines d'abominations sodomiques* de l'abbé Desfontaines, ont été détruites.



Où sont donc les 21 miniatures qui ornaient l'exemplaire des *Anecdotes pour servir à l'histoire des Ebugors, c'est à dire des Bougres*, imprimé *À Medoso*, c'est à dire Sodome, qui appartenait au marquis de Paulmy et dont on connaît l'existence par un catalogue ?

Faut-il les pleurer ou les retrouvera-t-on un jour dans quelque coin perdu de la bibliothèque de l'Arsenal où les livres de ce marquis sont conservés ?





Et qu'est-il arrivé au *Club des enfans de Sodome*, livre que ce joli ange ithyphallique offre en tentation à ce Saint Antoine bien membré, dans cette gravure de la toute fin du siècle ?

Livre imaginaire ou livre détruit ? Plutôt détruit, puisque tous les autres titres qui paraissent, comme *Dom Bougre, La Pucelle d'Orléans*, et *Félicia* existent vraiment.

Mais pour vous consoler, et puisque tout, en France, finit par des chansons, je vous offre à tous, **beaux enfans de Sodome**, ces couplets de la chanson qui a inspiré le titre de cette conférence.

CHANSON Sur l'air de Joconde

Bardaches jeunes et dodus,
Beaux enfans de Sodome,
Soyez ici les bien-venus
Comme au milieu de Rome;
Et vous, détestables putains
Dont les cons nous dégoûtent,
Allez chez les Amériquains
Chercher gens qui vous foutent.

Au temps où le gland aux humains Servoit de nourriture On ne foutoit que des conins Par ignorance pure; Mais l'homme devenu plus fin En redressant le monde, Pour foutre le jeune blondin Quitta bien-tôt la blonde. Il n'est à présent que des sots Qui se disent conistes Les philosophes, les héros Ont tous été culistes; Le souverain même des dieux, Roy de la bougrerie, Par son bardache dans les cieux Fit verser l'ambroisie.

Le sage Socrate a foutu
Le bel Alcibiade,
Oreste a mis le vit au cul
De son ami Pilade;
Alexandre, dont le grand nom
A causé tant d'alarmes,
Au trou du cul d'Ephestion
A rencontré des charmes.

César, le plus grand des guerriers, Qu'ait jamais produit Rome, Sa tête ceinte de lauriers, Foutoit fort bien son homme. On préféroit chez les Nérons, Chez les Héliogabales, Les fesses des valets aux cons Des plus belles vestales.

Les jésuites gens de goût fin
Et qui ne sont pas dupes,
Portent plus volontiers la main
Aux culottes qu'aux jupes,
Et prouvent, par bonne raison
Et par fine doctrine,
Que le cul, plus étroit qu'un Con,
Chatouille mieux la pine.

Remerciements

- Patrick Cardon
- •GKC-Question de Genre
- •Les Archives gaies du Québec
- •Jean Logan pour l'affiche
- •Pipo, mon bel enfan de Sodome